# Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

| Coloured covers / Couverture de couleur  | Coloured pages / Pages de couleur   |
|--|---|
| Covers damaged /<br>Couverture endommagée  | Pages damaged / Pages endommagées   |
| Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée   | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| Cover title missing / Le titre de couverture manque  | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| Coloured maps /  | Pages detached / Pages détachées  |
| Cartes géographiques en couleur  | Showthrough / Transparence  |
| Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur  Bound with other material / Relié avec d'autres documents                          | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire  |
| Only edition available / Seule édition disponible  | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une |
| Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.   |
| Additional comments / Pagination continue Commentaires supplémentaires:  |   |

# L'OPINION PUBLIQUE

# Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. -- Etats-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 13.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

**JEUDI, 30 MARS 1876** 

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

#### SOMMAIRE

Revue Européenne.—Nos Gravures: Le temple des singes à Bénarès; Le tigre-royal du Bengale.—Académie commerciale catholique de Montréal.—Notre prime.—Correspondance.—Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Sur un glaçon. — Poésie: Obsèques.—Pièces tirées du dépôt de la guerre à Paris.—Plaisanteries.—Le pont Royal-Albert.—Le Parlement Fédéral. — Notes locales. — Manitoba. — Nouvelles générales: Canada. Etats-Unis, Europe.—Par-ci par-là.—Poésie: Epitre, à mon ami A. Gingras, vicaire à...—Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite).—Conseils d'hygiène pratique.—Economie domestique.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le tigre royal du Bengale ; Visite du Prince de Galles au temple des singes à Bénarès.

### REVUE EUROPEENNE

Depuis notre dernière revue, quatre faits importants remplissent les journaux T'Europe: l'ouverture du parlement à Londres, la formation du nouveau ministère en France et la réunion du Sénat et de la nouvelle Assemblée législative ; enfin, la cessation de la guerre civile en Espagne.

La reine, ouvrant elle-même le parlement, a eu la satisfaction d'annoncer l'achat des droits du Khédive sur le canal de Suez, le voyage du prince de Galles dans l'Inde, et l'éclat qu'elle entend donner à la domination anglaise dans ces contrées, en prenant le titre d'Impératrice de l'Inde. Dès les premiers jours de la session, M. Gladstone est venu donner un de ces exemples de modération et de patriotisme qui ne sont pas rares en Angleterre, en approuvant la conduite du gouvernement dans ses relations extérieures. Il a exprimé en même temps plus que des doutes sur la possibilité de maintenir longtemps encore le statu quo à Constantinople aussi bien qu'en Egypte.

En France, la formation du ministère Dufaure, le sixième depuis la chute du second empire, détruit pour le moment les espérances des partis monarchiques. Ce ministère se compose de la partie la plus libérale du ministère Buffet et d'hommes plus libéraux encore; il est tout pris dans le centre-gauche. Une portion considérable du centre-droit se ralliera, dit-on, au centre-gauche, et une partie de la gauche, M. Gambetta y compris, serait, dans ce moment, plus favorable qu'hostile au nouveau cabinet. L'entente entre le bruyant tribun et M. Thiers est, dit-on, complète; et ce dernier passe pour être l'inspirateur de M. Léon Say. M. Wallon, tout en restant dans le cabinet a cédé le ministère de l'Instruction publique à M. Waddington, et ce dernier étant protestant, on a réuni le ministère des cultes, à celui de la justice. M. de Cazes fait encore partie de ce gouvernement; il paraît en train de devenir inamovible.

Les monarchistes lui reprochent vivement d'avoir favorisé le parti Alphonsiste contre Don Carlos, et d'être la cause de l'insuccès de ce dernier. Enveloppé de côtés, le prétendant a dû se retirer, et l'Espagne va être encore pour quelque temps sans guerre civile, ce qui dans son histoire est plutôt l'exception que la règle. Mais il n'est pas impossible que le nouveau souverain ne soit, d'ici à quelques années, chassé par une révolution commo l'ont été la reine Isabelle et le roi Amédée. Alors, quand la république aura encore fait son temps, peut-être Don Carlos montera-t-il sur le trône. Ce sera bien son tour!

Pour ce qui est de la république française, qui a déjà duré plus longtemps ajoute-t-on, pour que les ministres soient qu'on ne s'y attendait, si elle veut voir au seuls responsables. Ainsi après avoir chassé

moins la fin du septennat, il lui faudra pour y arriver toute autre chose que des discours comme ceux que M. Gambetta, et ses amis surtout, ont prononcés pendant la lutte électorale. La violence de leurs attaques contre les catholiques contraste mal avec la modération que le chef simule quelquefois.

Tandis que l'on reproche sans cesse aux catholiques d'identifier la religion avec la monarchie, on semble faire de son mieux pour identifier davantage avec l'irréligion la république qui, en France, ne l'était déjà que trop. Fatigués des luttes dynastiques, beaucoup d'hommes raisonnables et modérés semblaient assez portés à faire l'essai sérieux de la république, si elle pouvait se montrer compatible avec l'ordre et la véritable liberté. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, quelques-unes des délibérations de la première Assemblée faisaient concevoir de grandes espérances à cet égard. Mais déjà l'on est en train de reprendre sérieusement les traditions de 93, comme s'il ne s'était rien passé depuis ; ce n'est certainement pas aux seuls Bourbons que l'on peut reprocher de n'avoir rien oublié et rien appris.

Il est naturel qu'au milieu des craintes inspirées par les tendances de la nouvelle Chambre, tous les yeux se reportent vers le maréchal MacMahon et que l'on espère de lui non pas un coup d'état, mais une direction favorable aux idées de modération qui l'ont porté à la présidence. Parler ainsi, dit-on, c'est en revenir au gouvernement personnel; le président doit régner et non pas gouverner. Sans doute que la constitution qui régit la France, si constitution il y a, n'est pas très-bien définie : que les fonctions de la présidence ont été confiées au maréchal par l'Assemblée législative et non point par une élection directe; qu'enfin le septennat, institution tellement provisoire que la république même n'est garantie que pour cette période de temps, fait au chef de l'état une position qui ne ressemble à rien de ce que l'on connaît. Cependant c'est aller un peu loin que d'assimiler la présidence à une royauté constitutionnelle. Un président dans n'importe quelle république, par cela même qu'il a été élu n'importe comment, par le fait encore de su rééligibilité, doit avoir une certaine responsabilité, doit gouverner dans une certaine mesure. Si donc, d'un côté, on a trop permis à M. Thiers, qui posait plutôt pour un premier ministre que pour un président, qui prenait part aux délibérations de l'Assemblée et lui mettait si souvent le marché à la main, on passerait à l'excès contraire en refusant au maréchal MacMahon toute initiative, en voulant lui interdire toute expression d'opinion ou de sympathie. Un président de république tout à fait irresponsable courrait grande chance de devenir inamovible, et une république avec un président inamovible et irresponsable ressemblerait autant à une monarchie que le purgatoire éternel qu'un Irlandais souhaitait un jour à un de ses amis, aurait ressemblé à l'enfer. Telle est pourtant la décision qui paraît avoir été prise par le plus républicain des ministères, sans doute avec l'assentiment du président. Une dépêche annonce en effet que ce dernier a abandonné le titre de président du conseil, qui sera porté par le premier ministre, au lieu de celui de vice-président, et cela,

deux rois constitutionnels, au lieu de s'en prendre uniquement à leurs ministres, on veut un président de république qui rèque et ne gouverne pas! Peuple étrange, qui n'est jamais content de ce qu'il a, pour qui tout est toujours à recommencer!

Et tandis que l'on s'épuise dans ces stériles débats; tandis qu'on ébranle tout ce qui pouvait donner quelque gage de sécurité, rendre quelque prestige au gouvernement, les autres puissances spéculent sur la faiblesse de la France, et se réjouissent de la voir pas plus avancée qu'elle ne l'était en 89, dans l'art de se gouverner elle-même! Faut-il s'étonner si tant de bons esprits se mettent à regretter la monarchie, et s'ils se défient des éloges que la presse étrangère prodigue à la république!

Il faut, dit un correspondant de la Revue Britannique, il faut que les journaux républicains soient cuirassés d'une naïveté à toute épreuve pour prendre au sérieux les éloges de la sacropour prendre au serieux les eloges de la sacro-sainte république que contenait récemment le Golos (journal russe). Ce qui est certain, c'est que depuis que la France a cessé de compter parmi les monarchies traditionnelles de l'Eu-rope, elle a cessé d'y exercer une influence ré-gulière et profitable pour elle. Tantôt on la redoute trop, et tantôt on ne la redoute pas assez, ce qui est également périlleux. Le césa-risme concentre trop les forces nationales, et la risme concentre trop les forces nationales, et la république les divise trop; et il est tout natu-rel qu'entre ces deux excès, l'étranger favorise celui qui ne lui inspire aucune crainte. Mais ce n'est pas une recommandation pour nous, ni un brevet de vitalité pour la république, tant s'en faut, car d'ici à quelques années, elle va nous exposer à une série d'humiliations exté-rieures qu'elle aura bien de la peine à se faire pardonner plus tard; et parmi les plus dures à digérer figurera certainement en première ligne l'obligation très-prochaine, selon toute appa-rence, de faire l'abandon de nos créances sur la Turquie. Après avoir fait l'éloge de la forme républicaine comme de celle qui la gêne le moins dans les circonstances présentes, le Golos nous laisse entendre très-clairement que s'il nous prenait en ce moment la moindre velléité de nous jeter sur la Prusse, la Russie nous laisse rait égorger avec ce sérieux sang-froid dont elle ne s'est jamais départie dans la dernière guerre. Or, à quel propos cet avis donné à la plus ultra-pacifique de toutes les républiques connues, s'il ne se trouvait quelque chose qui, malgré tout notre amour le plus immodéré de la paix pourrait pour fauetter le sang au de la paix, pourrait nous fouetter le sang au point de provoquer certaines démangeaisons belliqueuses de notre part? Car, après son repos qu'y a-t-il de plus cher à un bon républicain que son argent? Comme l'on sait bien à Berlin et à Petersbourg que cette atonie ne sera point éternelle, et que d'ailleurs, les charges militaires que s'impose l'Allemagne n'étant plus motivées par notre attitude, doivent avoir un autre objec-tif, je suis de ceux qui s'attendent à un dénoue-ment brusque et prochain de la question orien-tale.

On voit que ce correspondant s'accorde assez avec M. Gladstone au sujet du sultan et du Khédive: on ne parviendra pas à arranger leurs affaires quoiqu'on fasse, et la débâcle est imminente. Si nous ne partageons point les illusions de l'écrivain, pressé de protester : et si nous sommes loin de croire que la monarchie plus que l'empire ou la république fût, d'ici à longtemps, en état de replacer la France dans la position quelle occupait il y a une dizaine d'années, il est clair cependant que, monarchie ou république, rien ne saurait lui être plus funeste, rien ne saurait retarder davantage le moment de sa revanche ou même celui où elle cessera d'être à la merci des autres puissances, que toutes ces vaines agitations, que toutes les dangereuses déclamations des affreux rhéteurs que l'on a si justement stigmatisés. Dans ce sens, les préliminaires du vote du 20 février ont

M. Auguste Boucher nous faisait dernièrement dans le Correspondant, un tableau qui peint tous les dangers de la situation.

Le dernier programme, disait-il, celui qu'on étale dans les clubs électoraux, celui sur lequel il faut jurer et que les électeurs du 9e arrondissement portent comme une sorte d'interrogatoire à M. Thiers lui-même, c'est le programme dé-ployé par M. Laurent Pichat devant les délégués radicaux de la Seine. Et encore ce programme qui, sous des mots nouveaux, énonce les vœux révolutionnaires émis jadis par M. Gambetta et M. Naquet, n'a-t-il pour nos agitateurs et nos utopistes que la fade douceur d'une sorte de

pastorale: c'est un minimum, disent-ils avec un dédain qui feint d'être de la modération!

Pour connaître leurs vrais desseins, leurs rêves et leurs fureurs, il faut aller dans ces réuuions publiques où MM. Spuller, Cantagrel, Floquet, Castaguary, Clémenceau, Magnier et autres réclament "l'amnistie immédiate et totale;" où les plus sottes chimères sont les plus acclamées réclament "l'amnistie immédiate et totale;" où les plus sottes chimères sont les plus acclamées pourvu qu'elles promettent quelque chose qui dépasse la mesure du connu et la borne du présent; où mille folies plus dangereuses que la sienne, disputent la tribune à la folie de M. Gagne; où le burlesque et la fièvre éclatent dans un même tumulte; où dès qu'a retenti le nom de M. Thiers, on hurle: "A bas l'assassin des insurgés! Le sang de l'aris l'étouffera!" où le citoyen Ivry, aux applaudissements de l'auditoire, souhaite et propose "l'extirpation de toutes les vicissitudes humaines;" où plus qu'aucune haine, soit sociale, soit politique, sévit une haine de la religion et de tout ce qui est religieux aussi ignorante et déclamatoire que est religieux aussi ignorante et déclamatoire que cynique et violente; où se renouvellent, comme si, dans Paris, l'expérience ne servait de rien à la foule, toutes les extravagances de 1793, de 1871 1848 et de 1871? On voit se remuer là le basfonds du radicalisme. On y découvre dans leur sauvage naïveté toutes les ambitions de ces démocrates, celles des dupeurs et celles des crédules. On y aperçoit clairement dans les rap-ports du démagogue et de la multitude ce que c'est que la servitude de la popularité. On peut passer et hausser les épaules ; on peut se dire que ce qui se répand là, c'est la lie de la liberté, plaindre les pauvres gens qui s'en abreuvent jusqu'à l'ivresse, et mépriser les his-trions qui, pour leur plaire, s'en barbouillent en simulant l'ivresse aussi. Mais quand on se sou-vient que ces mêmes fous et ces mêmes furieux ont à leurs heures gouverné Paris et prétendu régner sur la France; quand on se rappelle tout ce que peut faire dans notre pays la violence des uns, et tout ce que peut laisser faire la timidité des autres, il faut bien joindre à la pitié ou au mépris l'effroi salutaire qui combat ; il faut bien se garder de rire d'un péril qui, notre histoire se gatuer de fire d'un peril qui, notre histoire en témoigne, a plusieurs fois surpris la société au moment où elle s'en amusait avec la plus superbe insouciance; il faut se demander ce que deviendrait notre pays si les tribuns de ces clubs, si les courtisans asservis à cette plèbe devenaient les maîtres du pouvoir.

Il n'y a point, du reste, que les écrivains catholiques qui malmènent ainsi cette plèbe dont il y a tant à craindre; voici M. Taine, l'émule de Renan, qui, dans ses Origines de la France contemporaine," jette au suffrage universel ce sarcasme contre lequel, il est vrai, un autre littérateur libre-penseur des derniers jours de l'empire, M. Edmond About, s'est em-

Dix millions d'ignorances, dit M. Taine, ne font pas un savoir. Un peuple consulté peut à la rigueur dire la forme de gouvernement qui lui plaît, mais non celle dont il a besoin; il ne le saura qu'à l'usage... Or, à l'épreuve, nous n'avons jamais été contents de notre constitution politique. tion politique: treize fois en quatre-vingts ans nous l'avons démolie pour la refaire et nous avons eu beau la refaire, nous n'avons pas encore trouvé celle qui nous convient.

D'après les dernières dépêches, le nou veau ministère vient de publier son programme, dont le détail ne nous est pas encore donné. L'ouverture des chambres s'est faite sans bruit et même sans éclat, ce qui était très-sage dans les circonstances. été plus regrettables que le vote lui-même. Le duc d'Audiffret-Pasquier a été élu président du sénat, et M. Grévy, président de la chambre des députés.

Les deux questions qui préoccupent le plus vivement les esprits sont celles de l'amnistie pour les condamnés de la Commune, et celle de la loi de l'enseignement supérieur. On ne rapporterait pas cette loi comme le veulent les intransigeants; on se contenterait de la modifier.

L'épiscopat français a bien fait de se hâter d'organiser ses universités, qui, ayant déjà à leur tête un grand nombre d'hommes éminents dans les sciences et dans les lettres, se feront respecter quand-même. Parmi ces hommes se trouve M. Auguste Nisard, qui publiait l'année dernière, dans le Correspondant, une admirable série d'articles sur le latin de l'Imitation de Jésus-Christ, articles qui ont été en partie reproduits par notre Journal de l'Instruction Publique (1).

M. Nisard a été nommé doyen de la Faculté des lettres de l'Universithé catholique de Paris. Il est né en 1805 et est l'ainé de Charles Nisard, auteur d'un grand nombre de curieux ouvrages, et de Désiré Nisard, sénateur sous l'empire, directeur de l'école normale, supérieure, et

l'un des quarante.

Il vient de se faire encore une brèche parmi les immortels. M. De Carné, qui remplaça M. Biot en 1863, est mort à l'âge de 72 ans. Son élection fit alors beaucoup de bruit, il avait pour concurrent M. Littré, qui, on le sait, força depuis les portes de ce sanctuaire littéraire, ce qui provoqua la démission de Mgr. Dupanloup, démission qui ne pouvait être et ne fut pas acceptée. Homme politique, publiciste et littérateur, M. de Carné était connu par de nombreux ouvrages et surtout par une collaboration très-assidue à un grand nombre de revues et de journaux.

Le journalisme français vient aussi de perdre son doyen, M. de Laurentie, directeur de l'Union, journal catholique et légitimiste. M. de Laurentie était né le 21 janvier 1793, le jour même de l'exécution de Louis XVI. Il a publié un grand nombre d'ouvrages historiques et politiques. Inébranlable dans ses convictions religieuses et politiques, il sut se concilier l'estime et même l'amitié de ses adversaires, et les journaux de tous les partis font son éloge, ce qui est remarquable dans un temps où le précepte, nil de mortuis misi bonum, semble avoir perdu beaucoup de son autorité. La nécrologie littéraire s'est aussi occupée dernièrement de l'abbé Cazalès, dont la carrière a été bien étrange et qui avait un caractère aimable et singulier, que M. Louis Veuillot a peint d'une manière charmante dans l'article qu'il lui a consacré. D'une abnégation et d'une insouciance sans pareilles pour tout ce qui le concernait, ce digne homme était tout de feu pour les intérêts des autres. Rara avis dans notre siècle!

Né en 1804, et fils de Jacques de Ca zalès, membre de la première constituante, Edmond de Cazalès abandonna, en 1829, les fonctions de juge-auditeur à Provins pour se consacrer à l'étude des questions religieuses; il écrivit dans plusieurs revues. En 1825, il était professeur à l'université de Louvain. Deux ans plus tard, il embrassait l'état ecclésiastique et fut succes sivement directeur des séminaires de Nîmes et de Montauban; il fut aussi vicaire général dans ce dernier endroit. En 1848, il fut élu représentant du peuple et fut réélu à l'Assemblée législative. C'est lui qui a fait connaître en France les ouvrages de la Sœur Emmerich ; il a traduit de l'allemand de Clément Brentano: La douloureuse Passion et la Vie de la Ste. Vierge. Quelques phrases extraites de la préface de ce premier ouvrage feront voir le caractère franc et sans détours de l'abbé Cazalès :

Certes, nous croyons, dit-il, à la bonne foi parfaite de M Clément Brentano, parce que nous le connaissons et que nous l'aimons. D'ailleurs, sa piété exemplaire, sa vie séparée du monde où il ne tiendrait qu'à lui d'être entouré d'hommages, sont une garantie pour tout esprit impartial. Tel poëme qu'il pourrait publier, s'il le voulait, le placerait définitivement à la tête des poètes de l'Allemagne, tandis que la position de secrétaire d'une pauvre visionnaire ne lui a guère

valu que des railleries. Nous n'entendons point affirmer néanmoins qu'en mettant aux entretiens de la sœur Emmerich l'ordre et la suite qui n'y étaient pas, qu'en y ajoutant son style, il n'ait pu, comme à son insu, arranger, expliquer, empu, comme à son insu, airanger, capana, bellir. Il n'y avait rien là qui alterat le fond du récit original; rien qui inculpât la sincérité de la religieuse ni celle de l'écrivain.

Les révélations de la Sœur Emmerich prennent un nouvel intérêt au moment de la mort—imminente d'après les dernières nouvelles-de la célèbre extatique et stigmatisée Louise Lateau, dont l'existence si extraordinaire est le sujet d'une vive polémique religieuse et scientifique en Belgique et en France.

Les faits de cette nature se multiplient d'une manière toute providentielle dans notre époque, où la société menace d'être envahie par le matérialisme et bouleversée par les convulsions politiques.

Québec, 20 mars 1876.

### NOS GRAVURES

Le Temple des Singes à Bénarès.

La visite du Prince de Galles à Bénarès nous donne l'occasion d'offrir à nos lecteurs la vue intérieure d'un des temples les plus bizarres de la ville sainte. Il s'agit du sanctuaire de la déesse Durga, surnommé par les Européens le temple des singes. Ce temple, soutenu par des colonnes d'une très-belle architecture, est, en effet, spécialement destiné au culte du dieu-singe. Plus de six cents quadrumanes sont élevés dans ce palais et les Hindous leur prodiguent les plus grands égards et une nourriture qu'ils se refusent à euxmêmes. Le prince de Galles a visité ce sanctuaire situé dans un des faubourgs de Bénarès. C'est un spectacle très curieux que celui de cette population grimacante accourant au-devant des étrangers en exécutant mille gambades et cabrioles. Ces singes sont très-bien apprivoisés et viennent prendre leur nourriture dans les mains des visiteurs qui ne manquent jamais d'apporter des fruits ou des sucreries. Cependant, bien qu'ils soient sacrés, la paix ne règne pas toujours parmi eux et les plus forts prennent souvent la part du lion. Les Brahmines sont chargés de la surveillance de ces quadrumanes ; toutefois ils sont élevés dans la plus grande liberté et peuvent sortir du temple. Les routes voisines en sont couvertes, les jardins infestés, et, comme ils sont assez enclins à la méchanceté, ils ne se gênent pas, de temps à autre, pour lapider les passants ou les dépouiller de leur turban. Mais on se garderait bien de les molester par crainte de la vengeance populaire non moins que de la colère divine. On sait à quel point les Hindous respectent la vie animale, même chez les êtres les plus malfaisants; ils vénèrent particulièrement les singes qui, d'après leurs légendes, ont vaillamment combattu avec eux dans la guerre de Ceylan. Nul n'ose s'opposer à leurs rapines, car dans le corps d'un singe il y a toujours, selon les Brahmines, l'âme d'un parent ou d'un ami.

Le Tigre Royal du Bengale. — Ce superbe animal, le roi des forêts asiatiques, se plaît dans les fourrés des provinces au nord-ouest de l'Inde. Notre gravure le représente chez lui, se reposant après la chasse. On voit, gisant sur le sol en arrière de sa majesté, la proie qu'il a terrassée. Quand il est pressé par la faim, le tigre sort de sa sombre retraite, et ravage les alentours. Homme ou bête fauve, bœuf ou brebis, tout lui est égal. On ne se fait pas d'idée du nombre de vies huque ravit le tigre tous les ans.

En 1869, une seule tigresse tua 127 personnes, et se rendit maîtresse du chemin public pendant plusieurs semaines. Ailleurs, treize villages furent abandonnés, et une superficie de 250 milles carrés enlevés à la culture, par suite de la destruction opérée par une seule tigresse. D'après les rapports du gouvernement anglais, dans les six années qui ont précédé 1867. 4218 vies furent perdues par les attaques du tigre.

Le tigre n'est qu'un immense chat. La férocité et la soif de sang atteignent leur plaît à tourmenter sa proie, tout comme un chat joue avec une souris.

On le verra gambader autour d'un buffle, jouissant de la terreur qu'il lui inspire ; et quand ce dernier, poussé au désespoir, se précipite sur son ennemi pour le percer de ses cornes, le tigre d'un bond léger saute par-dessus le buffle, et recommence de l'autre côté ses gambades. Enfin, comme si l'exercice lui avait aiguisé l'appétit, il s'élance sur sa proie, lui brise le crâne d'un coup de sa patte redoutable, et commence son repas sanglant. Le tigre n'a pas naturellement le goût de la chair humaine, mais il l'acquiert facilement. D'abord il semble partager la crainte que ressentent tous les animaux en présence de l'homme. Mais s'il est attaqué, et surtout si une tigresse veut protéger ses petits d'une attaque réelle ou imaginaire, la peur disparait et fait place à une fureur que le sang humain seul assouvira. Quand un tigre a une fois vaincu et dévoré un homme, il cherche querelle à toute sa race, et lui fait une guerre acharnée. Un chasseur de tigre est le bienvenu aux Indes; car les naturels du pays ne tuent jamais le tigre, le considérant comme un être sacré. Et quoique les chasseurs européens ont ordinairement du succès dans leurs expéditions contre le tigre, plusieurs tous les ans paient de leur vie le plaisir et l'excitation de cette chasse royale. G. E. D.

### ACADÉMIE COMMERCIALE CA-THOLIQUE DE MONTRÉAL

Les directeurs de cette belle institution, qui donne une si excellente éducation pra tique à plusieurs centaines de jeunes gens, ont favorisé les parents des élèves, le 21 et le public le 23 mars, en les conviant à une séance dramatique et musicale. Les élèves ont fait preuve des soins et de la bonne méthode que leurs professeurs apportent à l'enseignement. Leur diction en général est distincte, même élégante, et quelques-uns s'élèvent à la hauteur de 'éloquence dramatique.

La pièce qu'ils ont jouée : " Le Double Triomphe," est écrite en anglais. La paternité en revient au Rév. A. J. O'Reilly, D.D. C'est une pièce très-difficile pour des enfants, et cependant les acteurs s'en sont très-bien tirés. Les rôles étaient répartis comme suit :

Placidus, Général Romain...Georges Desbarats Imogen, Fils de Placidus | Wm. Desbarats | Ed. Desbarats Farfax, Fils de Placidus Ed. Desbarats
Rufus, Capitaine des gardes. Peter McCaffrey
Félix, Pape. James Monk
Adrias, Diacre. Daniel Kearns

Gardes, Soldats, Licteurs, &c.

Il est impossible de signaler le mérite, quand tous s'acquittent bien de leurs rôles. Chaque personnage était nécessaire à l'action complète et chaque élève prononçait sa partie comme si de lui seul eut dépendu le succès de la pièce. Les costumes étaient très-complets et conformes à la tradition. Les cuirasses argentées, les casques de bronze, le manteau romain, tout y était. Les décors avaient été faits pour la circonstance par le professeur de dessin à l'Académie, M. Brouchou, et lui faisaient honneur. Le rideau d'entre-actes, représentant Jérusalem du temps de Salomon, est un véritable chef-d'œuvre. Dans le dernier tableau de la pièce, le Martyre de Placidus, les acteurs furent aussi groupés et placés par M. Brouchou, et nous n'avons jamais vu de plus beau spectacle. Dans les entractes, les élèves, sous la direction de M. Boucher et de M. Saucier, exécutèrent des morceaux de musique avec grand succès, les solos de flute des jeunes Murphy étant surtout applaudis. Avant le tableau final, M. le principal Archambault fit la distribution des diplômes à douze élèves gradués. L'auditoire qui comblait la jolie salle académique se retira plus haut degré dans cet animal, qui se reconnaissant du plaisir qu'on lui avait Edit.]

procuré, et fier de l'institution qui promet tant pour l'avenir de la jeunesse canadienne.

### NOTRE PRIME

Avant que ce journal ne paraisse, plusieurs de nos abonnés auront reçu leur Prime. A ceux qui y ont droit et ne l'ont pas encore reçue, nous disons : Patientez un peu. La distribution de ces gravures se fait avec grand soin, et si nos abonnés veulent les recevoir en bon état, ils ne devront pas se plaindre du temps que nous prenons à servir notre longue liste de bons payeurs. Nous rappelons ici les conditions : pour avoir droit à la Prime, il faut avoir payé tout arrérage, et au moins six mois de l'année courante. Les nouveaux abonnés devront avoir payé d'avance un an d'abonnement.

Maintenant, un mot de cette jolie gravure. Le titre en est: SAINTE FA-MILLE, dite la Perle de Raphael; d'après le tableau original qui est au musée

royal de Madrid.

L'Enfant Jésus en est la figure centrale. Foulant d'un pied l'oreiller de son berceau, et reposant l'autre sur le genou de sa mère, il lève vers elle son doux visage, encadré de cheveux blonds et bouclés, et lui montre avec un sourire de joie son petit cousin Jean-Baptiste, qui lui apporte de beaux fruits plein son tablier. Les traits de la sainte Vierge sont d'une merveilleuse beauté, et les plis de sa robe sont disposés et travaillés avec un art infini. La divine mère retient d'une main son enfant béni, et de l'autre bras elle entoure le cou de sainte Anne, assise près d'elle. En arrière, dans la distance, on voit saint Joseph qui paraît travailler dans le jardin, car il tient une bèche à la main. Le détail de feuilles et fleurs dans le premier plan; les édifices de Nazareth dans la distance, éclairés par les rayons obliques du soleil couchant; les sombres rochers qui remplissent l'intervalle, sont autant d'auxiliaires qui mettent en relief les figures du magnifique groupe, dont la composition a valu à ce tableau le fier titre de la " Perle de Raphaël."

Les tons de la gravure sont doux et veloutés, et l'impression est faite sur un beau papier velin-crêmé, qui fait ressortir le dessin dans ses plus petits détails. Cette Prime est digne d'être encadrée, et sera un ornement dans les maisons les plus distinguées. G. E. D.

# CORRESPONDANCE

Montréal, 20 mars 1876.

M. L'ÉDITEUR,

Dans vos appréciations des monuments de Philadelphie, que vous publiiez dans L'Opinion Publique du 16 mars dernier, vous parliez d'Etienne Girard, qui a doté Philadelphie du magnifique collége qui porte son nom, comme d'un excellent citoyen. Si mes informations sont exactes, je ne puis considérer comme un excellent citoyen l'homme qui ne croit pas en Dieu; l'Etat qui a accepté ce legs avec les stipulations que lui a prescrites cet homme riche et excentrique, donne une petite idée de sa moralité.

Voici ce qu'exprime une clause de cette dotation : "Le nom de Dieu ne sera jamais prononcé dans ce collége, et il ne sera jamais permis à aucun ministre, à quelque religion qu'il appartienne, de mettre le pied dans cet établissement, pas même pour le visiter."

Je désire que mes informations soient erronées pour la mémoire de feu Etienne Girard et pour l'honneur de la République

> J'ai-l'honneur d'être Votre très-humble serviteur, J. W. Mount, M. D.

[Les remarques de notre correspondant sont parfaitement justes, et nous croyons avoir déjà entendu parler de cette condition extraordinaire imposée par Etienne Girard à sa dotation. Quand nous disions qu'il était un excellent eitoyen, nous n'envisagions que ses actions extérieures, et nullement son caractère d'athée, qui ne peut être approuvé de personne.—Note

<sup>(1)</sup> M. Auguste Nisard public maintenant dans la même revue une autre série d'article, non moins remarquables : "Auciens et nouveaux serviteurs,"



Là, sur un lit, reposait un homme à figure énergique (p. 147, col. II.)

### VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

### CHAPITRE XXIV

LE ROYAUME DU CORAIL

Le lendemain, je me réveillai la tête singulièrement dégagée. A ma grande surprise, j'étais dans ma chambre. Mes compagnons, sans doute, avaient été réintégrés dans leur cabine, sans qu'ils s'en fussent aperçus plus que moi. Ce qui s'était passé pendant cette nuit, ils l'ignoraient comme je l'ignorais moi-même, et pour dévoiler ce mystère, je ne comptais que sur les hasards de l'avenir.

songeai alors à quitter ma chambre. Etais-je encore une fois libre ou prisonnier! Libre entièrement. J'ouvris la porte, je pris par les coursives, je montai l'escalier central. Les panneaux, fermes la veille,

Sives, je montai l'escalier centrai. Les panieaux, termes la venne, étaient ouverts. J'arrivai sur la plate-forme.

Ned Land et Conseil m'y attendaient. Je les interrogeai. Ils ne savaient rien. Endormis d'un sommeil pesant qui ne leur laissait aucun souvenir, ils avaient été très-surpris de se retrouver dans leur cabine.

Quant au Nautilus, il nous parut tranquille et mystérieux comme toujours. Il flottait à la surface des flots sous une allure modérée. Rien ne semblait changé à bord.



Albatros, frégates et phaétons (p. 148, col. IV.)

Ned Land, de ses yeux pénétrants, observa la mer. Elle était déserte. Le Canadien ne signala rien de nouveau à l'horizon, ni voile, ni Une brise d'ouest soufflait bruyamment, et de longues lames, échevelées par le vent, im-primaient à l'appareil un très-sensible roulis.

Le Nautilus, après avoir renouvelé son air, se maintint à une profondeur moyenne de quinze mètres, de manière à pouvoir revenir promptement à la surface des flots — opération qui, contre l'habitude, fut pratiquée plusieurs fois, pendant cette journée du 19 janvier. Le second montait alors sur la plate-forme, et la phrase accoutumée retentissait à l'intérieur du navire. Quant au capitaine Nemo, il ne parut pas.

Des gens du bord, je ne vis que l'impassible stewart, qui me servit avec son exactitude et son mutisme ordinaires.

Vers deux heures, j'étais au salon, occupé à classer mes notes, lorsque le capitaine ouvrit la porte et parut. Je le saluai. Il me rendit un salut presque imperceptible, sans m'adresser la parole. Je me remis à mon travail, espérant qu'il me donnerait peut-être des explications qu'il nes donnerat peut-etre des explications sur les événements qui avaient marqué la nuit précédente. Il n'en fit rien. Je le regardai. Sa figure me parut fatiguée; ses yeux rougis n'avaient pas été rafraîchis par le sommeil; sa physionomie exprimait une tristesse profonde, un reel chagrin. Il allait et venait, s'asseyait et se relevait, prenait un livre au hasard, l'abandonnait aussitôt, consultait ses instruments sans prendre ses notes habituelles, et sembleit ne pouvoir tenir un instant en place. Enfin, il vint vers moi et me dit:

"Etes-vous médecin, monsieur Aronnax?"
Je m'attendais si peu à cette demande, que

je le regardai quelque temps sans répondre "Etes-vous médecin ? répéta-t-il. Plusieurs de vos collègues ont fait leurs études de médecine, Gratiolet, Moquin-Tandon et autres.

—En effet, dis-je, je suis docteur et interne des hôpitaux. J'ai pratiqué pendant plusieurs années avant d'entrer au Muséum. —Bien monsieur."

Ma réponse avait évidemment satisfait le ca-pitaine Nemo. Mais ne sachant où il en voulait venir, j'attendis de nouvelles questions, me réservant de répondre suivant les circonstances.

"Monsieur Aronnax, me dit le capitaine, consentiriez-vous à donner vos soins à l'un de mes hommes !

-Vous avez un malade?

--Oui.

—Je suis prêt à vous suivre. —Venez."

J'avouerai que mon cœur battait. Je ne sais pourquoi je voyais une certaine connexité entre cette maladie d'un homme de l'équipage et les

evénements de la veille, et ce mystère me pré-occupait au moins autant que le malade.

Le capitaine Nemo me conduisit à l'arrière du Nautilus, et me fit entrer dans une cabine située près du poste des matelots.

Là, sur un lit, reposait un homme d'une qua-rantaine d'années à figure énergiere, vroi tune

rantaine d'années, à figure énergique, vrai type de l'anglo-saxon.

Je me penchai sur lui. Ce n'était pas seulement un malade, c'était un blessé. Sa tête, emmaillotée de linges sanglants, reposait sur un double oreiller. Je détachai ces linges, et le blessé, regardant de ses grands yeux fixes, me leiges feins cans proféssy une coule ploints.

laissa faire sans proférer une seule plainte. La blessure était horrible. Le crâne, fracasse par un instrument contondant, montrait la cervelle à nu, et la substance cérébrale avait subi une attrition profonde. Des caillots sanguins s'étaient formés dans la masse diffluente, qui affectait une couleur lie de vin. Il y avait eu à la fois contusion et commotion du cerveau. La respiration du malade était lente, et quelques mouvements spasmodiques des muscles agitaient sa face. La phlegmasie cérébrale était complète et entraînait la paralysie du sentiment

et du mouvement. Je pris le pouls du blessé. Il était intermit-tent. Les extrémités du corps se refroidissaient déjà, et je vis que la mort s'approchait, sans qu'il me parut possible de l'enrayer. Après avoir pansé ce malheureux, je rajustai les linges de sa tête, et je me retournai vers le capitaine

"D'où vient cette blessure ! lui demandai-je. Qu'importe! répondit évasivement le ca-ine. Un choc du Nautilus a brisé un des pitaine. Un choc du Naumus a prince leviers de la machine, qui a frappé cet homme.

J'hésitais à me prononcer.
"Vous pouvez parler, me dit le capitaine.
Cet homme n'entend pas le français."

Je regardai une dernière fois le blessé, puis je répondis : "Cet homme sera mort dans deux heures,

Rien ne peut le sauver ?
-Rien.''

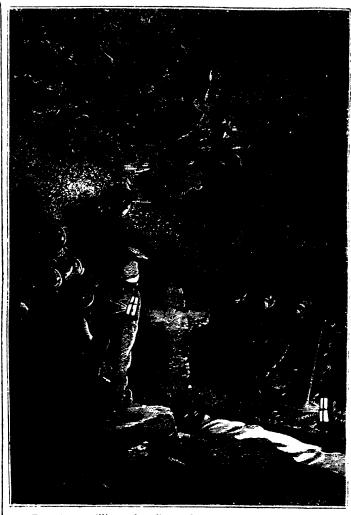
a main du capitaine quelques larmes glissèrent de ses yeux, que je

ne croyais pas faits pour pleurer.

Pendant quelques instants, j'observai encore ce mourant dont la vie se retirait peu à peu. Sa pâleur s'accroissait encore sous l'éclat électrique qui baignait son lit de mort. Je regardais sa tête intelligente, sillonnée de rides prématurées, que le malheur, la misère peut-être, avaient creusées depuis longtemps. Je cherchais à sur-prendre le secret de sa vie dans les dernières paroles échappées à ses levres!

"Vous pouvez vous retirer, monsieur Aron-nax," me dit le capitaine Nemo.

Je laissai le capitaine dans la cabine du mourant, et je regagnai ma chambre, très-ému de cette scène. Pendant toute la journée, je fus agité de sinistres pressentiments. La nuit, ja dormis mal, et, entre mes songes fréquemment interrompus, je crus entendre des soupirs loin-



Tous s'agenouillèrent dans l'attitude de la prière (p. 148, col. II.)

tains et comme une psalmodie funèbre. Etait-ce la prière des morts murmurée dans cette langue que je ne savais comprendre?

Le lendemain matin, je montai sur le pont. Le capitaine Nemo m'y avait précédé. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi.

"Monsieur le professor me did il

Monsieur le professeur, me dit-il, vous conviendrait-il de faire aujourd'hui une excursion sous-marine?

-Avec mes compagnons ! demandai-je.

—Si cela leur plaît.

Nous sommes à vos ordres, capitaine.

— Nous sommes a vos ordres, capitaine.

— Veuilles donc aller revêtir vos scaphandres."

Du mourant ou du mort, il ne fut pas question. Je rejoignis Ned Land et Conseil. Je leur fis connaître la proposition du capitaine Nemo. Conseil s'empressa d'accepter, et, cette fois, le Canadien se montra très-disposé à nous suivre.

Il était huit heures du matin. A huit heures et demie, nous étions vêtus pour cette nouvelle promenade, et munis des deux appareils d'éclairage et de respiration. La double porte fut ouverte, et, accompagnés du capitaine Nemo que suivaient une douzaine d'hommes de l'équipage, nous prenions pied à une profondeur de dix mètres sur le sol ferme où reposait le Nautilus.

Une légère pente aboutissait à un fond accidenté, par quinze brasses Une legere pente aboutissait à un fond accidente, par quinze brasses de profondeur environ. Ce fond différait complétement de celui que j'avais visité pendant ma première excursion sous les eaux de l'océan Pacifique. Ici, point de sable fin, point de prairies sous-marines, nulle forêt pélagienne. Je reconnus immédiatement cette région merveilleuse dont, ce jour-là, le capitaine Nemo nous faisait les honneurs. C'était le royaume du corail.



Les argonautes (p. 149, col. II.)

Dans l'embranchement des zoophytes et dans la classe des alcyonnaires, on remarque l'ordre des gorgonaires qui renferme les trois groupes des gorgoniens, des isidiens et des coralliens. C'est à ce dernier qu'appartient le corail, curieuse substance qui fut tour à tour classée dans les règnes minéral, végétal et animal. Remède chez les anciens, bijou chez les modernes, ce fut seulement en 1694 que le Marseillais Peysonnel le rangea définitivement dans le règne animal.

Le corail est un ensemble d'animalcules, réu nis sur un polypier de nature cassante et pierreuse. Ces polypes ont un générateur unique qui les a produits par bourgeonnement, et ils possèdent une existence propre, tout en parti-cipant à la vie commune. C'est donc une sorte de socialisme naturel. Je connaissais les derniers travaux faits sur ce bizarre zoophyte, qui se minéralise tout en s'arborisant, suivant très-juste observation des naturalistes, et rien ne pouvait être plus intéressant pour moi que de visiter l'une de ces forêts pétrifiées que la na-ture a plantées au fond des mers.

Les appareils Rumhkorff furent mis en activité, et nous suivîmes un banc de corailen voie de formation, qui, le temps aidant, fermera un jour cette portion de l'océan Indien. La route était bordée d'inextricables buissons formés par l'enchevêtrement d'arbrisseaux que couvraient de petites fleurs étoilées à rayon blancs. Seulement, à l'inverse des plantes de la terre, ces arborisations, fixées aux rochers du sol, se diri-

geaient toutes de haut en bas.

La lumière produisait mille effets charmants en se jouant au milieu de ces ramures si vive-ment colorées. Il me semblait voir ces tubes membraneux et cylindriques trembler sous l'on-dulation des eaux. J'étais tenté de cueillir leurs fraîches corolles ornées de délicats tentacules, les unes nouvellement épanouies, les autres naissant à peine, pendant que de légers pois-sons, aux rapides nageoires, les effleuraient en passant comme des volées d'oiseaux. Mais, si ma main s'approchait de ces fleurs vivantes, de ces sensitives animées, aussitôt l'alerte se met-tait dans la colonie. Les corolles blanches ren-traient dans leurs étuis rouges, les fleurs s'éva-nouissaient sous mes regards, et le buisson se changeait en un bloc de mamelons pierreux.

Le hasard m'avait mis là en présence des plus récieux échantillons de ce zoophyte. Ce corail précieux échantillons de ce zoophyte. Ce corail valait celui qui se pêche dans la Méditerrannée, sur les côtes de France, d'Italie et de Barbarie. Il justifiait par ses tons vifs ces noms poétiques de fleur de sang et d'écum: de sang que le commerce donne à ses plus beaux produits. Le corail se vend jusqu'à cinq cents francs le kilogramme, et, en cet endroit, les couches liquides recouvraient la fortune de tout un monde de corailleurs. Cette précieuse matière, souvent mélangée avec d'autres polypiers, formait alors des ensembles compactes et inextricables appelés "micciota," et sur lesquels je remarquai d'admirables spécimens de corail

Mais bientôt les buissons se resserrèrent, les arborisations grandirent. De véritables taillis pétrifiés et de longues travées d'une architecture fantaisiste s'ouvrirent devant nos pas. Le capitaine Nemo s'engagea sous une obscure galerie dont la pente douce nous conduisit à une profondeur de cent mètres. La lumière de nos serpentins produisait parfois des effets magiques, en s'accrochant aux rugueuses aspérités de ces arceaux naturels et aux pendentifs dis-posés comme des lustres, qu'elle piquait de pointes de feu. Entre les arbrisseaux coralliens, j'observai d'autres polypes non moins curieux, des mélites, des iris aux ramifications articulées, puis quelques touffes de corallines, les unes vertes, les autres rouges, véritables algues en-croûtées dans leurs sels calcaires, que les natulistes, après longues discussions, ont définitive ment rangées dans le règne végétal. Mais, suivant la remarque d'un penseur, "c'est peut-être là le point réel où la vie obscurément se soulève du sommeil de pierre, sans se détacher

encore de ce rude point de départ."

Enfin, après deux heures de marche, nous avions atteint une profondeur de trois cents mètres environ, c'est-à-dire la limite extrême sur laquelle le corail commence à se former. Mais là, ce n'était plus le buisson isolé, ni le modeste taillis de basse futaie. C'était la forêt immense, les grandes végétations minérales, les énormes arbres pétrifiés, réunis par des guir-landes d'élégantes plumarias, ces lianes de la mer, toutes parées de nuances et de reflets. Nous passions librement sous leur haute ramure per-due dans l'ombre des flots, tandis qu'à nos pieds, les tubipores, les méandrines, les astrées, les fongies, les cariophylles, formaient un tapis de fleurs, semé de gemmes éblouissantes.

Quel indescriptible spectacle! Ah! que ne pouvions-nous nous communiquer nos sensations! Pourquoi étions-nous emprisonnés sous ce ital et de roles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre! Que ne vivions-nous, du moins, de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément, ou plutôt encore celle de ces amphibies qui, pendant de longues heures, peuvent parcourir, au gré de leur caprice, le double domaine de la

Cependant, le capitaine Nemo s'était arrêté. Mes compagnons et moi nous suspendîmes notre marche, et, me retournant, je vis que ses hommes formaient un demi-cercle autour de leur chef. En regardant avec plus d'attention, j'observai que quatre d'entre eux portaient sui leurs épaules un objet de forme oblongue.

Nous occupions, en cet endroit, le centre d'une vaste clairière, entourée par les hautes arborisations de la forêt sous-marine. Nos lampes projetaient sur cet espace une sorte de clarté

crépusculaire qui allongeait démesurément les ombres sur le sol. A la limite de la clairière, l'obscurité redevenait profonde, et ne recueillait que de petites étincelles retenues par les vives arrêtes du corail.

Ned Land et Conseil étaient près de moi. Nous régardions, et il me vint à la pensée que j'allais assister à une scène étrange. En obserant le sol, je vis qu'il était gonflé, en de certains points, par de légères extumescences en-croûtées de dépôts calcaires, et disposées avec une régularité qui trahissait la main de l'homme.

Au milieu de la clairière, sur un piédestal de rocs grossièrement entassés, se dressait une croix de corail, qui étendait ses longs bras qu'on eut dit fait d'un sang pétrifié.

Sur un signe du capitaine Nemo, un de ses hommes s'avança, et à quelques pieds de la croix, il commença à creuser un trou avec une

pioche qu'il détacha de sa ceinture.

Je compris tout! Cette clairière, c'était un cimetière; ce trou, une tombe; cet objet oblong, le corps de l'homme mort dans la nuit! Le capitaine Nemo et les siens venaient enterrer leur ompagnon dans cette demeure commune, au fond de cet inaccessible océan!

Non! jamais mon esprit ne fut surrexité à ce point! Jamais idées plus impressionnantes n'envahirent mon cerveau! Je ne voulais pas voir

ce que voyait mes yeux!
Cependant, la tombe se creusait lentement. es poissons fuyaient çà et là leur retraite troublée. J'entendais résonner, sur le sol calcaire, le fer du pic qui étincelait parfois en heurtant

quelque silex perdu au fond des caux. Le trou s'allongeait, s'élargissait, et bientôt il fut assez profond pour recevoir le corps.

Alors, les porteurs s'approchèrent. Le corps, enveloppé dans un tissu de byssus blanc, descendit dans son humide tombe. Le capitaine Nemo, les bras croisés sur la poitrine, et tous les amis de celui qui les avait aimés s'agenouillèrent dans l'attitude de la prière... Mes deux compagnons et moi, nous nous étions religieuse-

La tombe fut alors recouverte des débris ar rachés au sol, qui formèrent un léger renfle-

Quand ce fut fait, le capitaine Nemo et ses ommes se redressèrent ; puis, se rapprochant de la tombe, tous fléchirent encore le genou, et tous étendirent leur main en signe de suprême

Alors, la funèbre troupe reprit le chemin du Nautilus, repassant sous les arceaux de la forêt, au milieu des taillis, le long des buissons de corail, et toujours montant.

Enfin, les feux du bord apparurent. Leur traînée lumineuse nous guida jusqu'au Nautilus. une heure, nous étions de retour.

Dès que mes vêtements furent changés, je remontai sur la plate-forme, et, en proie à une terrible obsession d'idées, j'allai m'asseoir près

Le capitaine Nemo me rejoignit. Je me levai

et lui dis:
"Ainsi, suivant mes prévisions, cet homme est mort dans la nuit!

-Oui, monsieur Aronnax, répondit le capi-

taine Nemo. Et il repose maintenant près de ses compa-

gnons, dans ce cimetière de corail?

gnons, dans ce cimetiere de corair.

—Oui, oubliés de tous, mais non de nous!

Nous creusons la tombe, et les polypes se chargent d'y sceller nos morts pour l'éternité!"

Et cachant d'un geste brusque son visage dans ses mains crispées, le capitaine essaya vainement de comprimer un sanglot. Puis il

ajouta:
"C'est là notre paisible cimetière, à quelques centaines de pieds au-dessous de la surface des

flots!

-Vos morts y dorment, du moins, tranquilles, capitaine, hors de l'atteinte des re-

quins!
—Oui, monsieur, répondit gravement le ca pitaine Nemo, des requins et des hommes!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# DEUXIÈME PARTIE

# CHAPITRE PREMIER

L'OCÉAN INDIEN

Ici commence la seconde partie de ce voyage sous les mers. La première s'est terminée sur cette émouvante scène du cimetière de corail qui a laissé dans mon esprit une impression profonde. Ainsi donc, au sein de cette mer immense, la vie du capitaine Nemo se déroulait tout entière, et il n'était pas jusqu'à sa tombe qu'il n'eût préparée dans le plus impénétrable de ses abimes. Là, pas un des monstres de l'Océan ne viendrait troubler le dernier sommeil de ces hôtes du Nautilus, de ces amis, rivés les uns aux autres, dans la mort aussi bien que dans la vie! "Nul homme non plus!" avait ajouté le capitaine.

Toujours cette même défiance, farouche, implacable envers les sociétés humaines!

Pour moi, je ne me contentais plus des hypothèses qui satisfaisaient Conseil. Ce digne garçon persistait à ne voir dans le commandant du Nautilus qu'un de ces savants méconnus qui rendent à l'humanité mépris pour indifférence. C'était encore pour lui un génie incom-pris qui, las des déceptions de la terre, avait dû se réfugier dans cette inaccessible milieu où ses instincts s'exerçaient librement. Mais, à mon avis, cette hypothèse n'expliquait qu'un des côtés du capitaine Nemo.

endant laquelle nous avious été enchaînés dans a prison et le sommeil, la précaution si violemment prise par le capitaine d'arracher de mes yeux la lunette prête à parcourir l'horizon, la blessure mortelle de cet homme due à un choc inexplicable du Nautilus, tout cela me poussait dans une voie nouvelle. Non! le capitaine Nemo ne se contentait pas de fuir les hommes! Son formidable appareil servait non-seulement ses instincts de liberté, mais peutêtre aussi les intérêts de je ne sais quelles terribles représailles.

En ce moment, rien n'est évident pour moi, je n'entrevois encore dans ces ténèbres que des lueurs, et je dois me borner à écrire, pour ainsi

dire, sous la dictée des événements.

D'ailleurs, rien ne nous lie au capitaine Nemo.
Il sait que s'échapper du Nautilus est impossible. Nous ne sommes pas même prisonniers sur parole. Aucun engagement d'honneur ne nous enchaîne. Nous ne sommes que des captifs, que des prisonniers déguisés sous le nom d'hôtes par un semblant de courtoisie. Toutefois, Ned Land n'a pas renoncé à l'espoir de recouvrer sa liberté. Il est certain qu'il profitera de la première occasion que le hasard offrira. Je ferai comme lui sans doute. Et cependant, ce ne sera pas sans une sorte de re gret que j'emporterai ce que la générosité du capitaine nous aura laisse pénétrer des mys-tères du *Nautilus!* Car enfin, faut-il haïr cet homme ou l'admirer! Est-ce une victime ou un bourreau? Et puis, pour être franc, je vou-drais, avant de l'abandonner à jamais, je voudrais avoir accompli ce tour du monde sous-marin dont les débuts sont si magnifiques. Je voudrais avoir observé la complète se merveilles entassées sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre! Qu'ai-je découvert jusqu'ici? Rien, ou presque rien, puis que nous n'avons encore parcouru que six mille eues à travers le Pacifique!

Pourtant je sais bien que le Nautilus se rap proche des terres habitées, et que, si quelque chance de salut s'offre à nous, il serait cruel de sacrifier mes compagnons à ma passion pour l'inconnu. Il faudra les suivre, peut-être même les guider. Mais cette occasion se présenterat-elle jamais? L'homme privé par la force de son libre arbitre la désire cette occasion, mais le savant, le curieux la redoute.

Ce jour-là, 21 janvier 1868, à midi, le se-cond vint prendre la hauteur du soleil. Je montai sur la plate-forme, j'allumai un cigare, et je suivis l'opération. Il me parut évident que cet homme ne comprenait pas le français, car plusieurs fois je fis à voix haute des réflexions qui auraient dù lui arracher quelque signe involontaire d'attention, s'il les eut com prises, mais il resta impassible et muct.

Pendant qu'il observait au moyen du sextant, un des matelots du Nautilus—cet homme vigoureux qui nous avait accompagnés lors de notre première excursion sous-marine à l'île Crespo—vint nettoyer les vitres du fanal. J'ex-aminai alors l'installation de cet appareil dont la puissance était centuplée par des anneaux lenticulaires disposés comme ceux des phares, et qui maintenaient sa lumière dans le plan utile. La lampe électrique était combinée de manière à donner tout son pouvoir éclairant. Sa lumière, en effet, se produisait dans le vide, ce qui assurait à la fois sa régularité et son intensité. Ce vide économisait aussi les pointes de graphyte entre lesquelles se développe l'arc lumineux. Economie importante pour le capi-taine Nemo, qui n'aurait pu les renouveler aisément. Mais, dans ces conditions, leur usure était presque insensible. Lorsque le Nautilus se prépara à reprendre sa

marche sous-marine, je redescendis au salon. Les panneaux se refermèrent, et la route fut donnée directement à l'ouest.

Nous sillonnions alors les flots de l'océan In-dien, vaste plaine liquide d'une contenance de cinq cent cinquante millions d'hectares, et dont les eaux sont si transparentes qu'elles donnent le vertige à qui se penche à la surface. Le Nautilus y flottait généralement entre cent et deux cents mètres de profondeur. Ce fut ainsi pendant quelques jours. A tout autre que moi, pris d'un immense amour de la mer, les heure eussent sans doute paru longues et monotones mais ces promenades quotidiennes sur la plate forme où je me retrempais dans l'air vivifiant de l'Océan, le spectacle de ces riches eaux à travers les vitres du salon, la lecture des livres de la bibliothèque, la rédaction de mes mé-moires, employaient tout mon temps et ne me laissaient pas un moment de lassitude ou d'en-

Notre santé à tous se maintenait dans un état Notre santé à tous se maintenait dans un état très-satisfaisant. Le régime du bord nous convenait parfaitement, et, pour mon compte, je me serais bien passé des variantes que Ned Land, par esprit de protestation, s'ingéniait à y apporter. De plus, dans cette température constante, il n'y avait pas même un rhume à craindre. D'ailleurs, ce madréporaire Dendrophyllée, connu en Provence sous le nom de "Fenouil de mer," et dont il existait une certaine réserve à bord, eût fourni avec la chair fondante de ses polynes une pâte excellent. fondante de ses polypes une pâte excellente contre la toux.

Pendant quelques jours, nous vîmes une grande quantité d'oiseaux aquatiques, palmipèdes, mouettes ou goëlands. Quelques-uns furent adroitement tues, et, préparés d'une certaine façon, ils fournirent un gibier d'eau très-acceptable. Parmi les grands voiliers, emportés à de longues distances de toutes terres, et qui se reposent sur les flots des fatigues du vol, j'aperçus de magnifiques albatros au cri discordant comme un braiement d'âne, oiscaux qui appartiennent à la famille des longipennes. La famille des totipalmes était représentée par des frégates rapides qui pêchaient prestement les poissons de la surface, et par de nombreux phaétons ou paille-en-queue, entre autres, ce phaéton à brins rouges, gros comme un pigeon, et dont le plumage blanc est nuancé de tons roses qui

font valoir la teinte noire des ailes.

Les filets du Nautilus rapportèrent plusieurs sortes de tortues marines, du genre caret à dos bombé, et dont l'écaille est très-estimée. Ces reptiles, qui plongent facilement, peuvent se maintenir longtemps sous l'eau en fermant la soupape charnue située à l'orifice externe de leur canal nasal. Quelques-uns de ces carets, lorsqu'on les prit, dormaient encore dans leur carapace, à l'abri des animaux marins. La chair de ces tortues était généralement médiocre, mais leurs œufs formaient un régal ex-

Quant aux poissons, ils provoquaient toujours notre admiration, quand nous surprenions à travers les panneaux ouverts les secrets de leur vie aquatique. Je remarquai plusieurs espèces qu'il ne m'avait pas été donné d'observer jusqu'alors

Je citerai principalement des ostracions particuliers à la mer Rouge, à la mer des Indes et à cette partie de l'Océan qui baigne les côtes de l'Amérique équinoxiale. Ces poissons, comme les tortues, les tatous, les oursins, les crustacés, sont protégés par une cuirasse qui n'est ni crétacée, ni pierreuse, mais véritable-ment osseuse. Tantôt, elle affecte la forme d'un solide triangulaire, tantôt la forme d'un solide quadrangulaire. Parmi les triangulaires, j'en notai quelques-uns d'une longueur d'un demi-décimètre, d'une chair salubre, d'un goût exquis, bruns à la queue, jaunes aux nageoires, et dont je recommande l'acclimatation même dans les eaux douces, auxquelles d'ailleurs un certain nombre de poissons de mer s'accou-tument aisément. Je citerai aussi des ostracions quadrangulaires, surmontés sur le dos de quatre gros tubercules; des ostracions mouchetés de points blancs sous la partie inférieure du corps, qui s'apprivoisent comme des oiseaux; des trigones, pourvus d'aiguillons formés par la prolongation de leur croûte osseuse, et auxquels leur singulier grognement a valu le sur-nom de " cochons de mer;" puis des droma-daires à grosses bosses en forme de cône, dont la chair est dure et coriace.

Je relève encore sur les notes quotidiennes tenues par maître Conseil certains poissons du genre tétrodons, particuliers à ces mers, des spenglériens au dos rouge, à la poitrine blanche, qui se distinguent par trois rangées longituitueles de flavoures et de la cristaliant longitudinales de filaments, et des électriques, longs de sept pouces, parés des plus vives couleurs. Puis, comme échantillons d'autres genres, des ovoïdes semblables à un œuf d'un brun noir, sillonnés de bandelettes blanches et dépourvus de queue; des diodons, véritables porcs-épics de la mer, munis d'aiguillons et pouvant se gonfer de manière à former une pelote hérissée de dards; des hyppocampes communs à tous les océans; des pégases volants, museau allongé, auxquels leurs nageoires pectorales, très-étendues et disposées en forme d'ailes, permettent sinon de voler, du moins de d'ailes, permettent sinon de voier, du moins de s'élancer dans les airs; des pigeons spatulés, dont la queue est couverte de nombreux anneaux écailleux; des macrognathes à longue mâchoire, excellents poissons longs de vingteinq centimètres et brillant des plus agréables couleurs; des calliomores livides, dont la tête content augustes des marriades de blanviers en est rugueuse; des myriades de blennies-sauteurs, rayés de noir, aux longues nageoires pec-torales, glissant à la surface des eaux avec une prodigieuse vélocité ; de délicieux vélifères, qui peuvent hisser leurs nageoires comme autant de voiles déployées aux courants favorables; des kurtes splendides, auxquels la nature a prodi-gué le jaune, le bleu céleste, l'argent et l'or; des trichoptères, dont les ailes sont formées de des tricinopteres, dont les antes sont tornées de filaments; des cottes, toujours maculées de limon, qui produisent un certain bruissement; des trygles, dont le foie est considéré comme poison; des bodians, qui portent sur les yeux une œillère mobile; enfin des soufflets, au museau long et tubuleux, véritables gobes-mouches de l'Océan, armés d'un fusil que n'ont prévu ni les Chassepot ni les Remington, et qui tuent les insectes en les frappant d'une simple goutte

Dans le quatre-vingt-neuvième genre des poissons classés par Lacépède, qui appartient à la seconde sous-classe des osseux, caractérisés par un opercule et une membrane bronchiale, je remarquai la scorpene, dont la tête est garnie d'aiguillons et qui ne possède qu'une seule nageoire dorsale; ces animaux sont revêtus ou privés de petites écailles, suivant le sous-genre auquel ils appartiennent. Le second sous-genre nous donna des échantillons de dydactyles longs de trois à quatre décimètres, rayés de jaune, mais dont la tête est d'un aspect fantastique. Quant au premier genre, il fournit plusieurs spécimens de ce poisson bi-zarre justement surnommé "crapaud de mer." poisson à tête grande, tantôt creusée de sinus profonds, tantôt boursouflée de protubérances; hérissé d'aiguillons et parsemé de tubercules, il porte des cornes irrégulières et hideuses; son corps et sa queue sont garnis de callosités : ses piquants font des blessures dangereuses; il est

répugnant et horrible.

Du 21 au 23 janvier, le Nautilus marcha à raison de deux cent cinquante lieues par vingtquatre heures, soit cinq cent quarante milles, ou vingt-deux milles à l'heure. Si nous reconnaissions au passage les diverses variétés de

poissons, c'est que ceux-ci, attirés par l'éclat électrique, cherchaient à nous accompagner; la plupart, distancés par cette vitesse, restaient bientôt en arrière; quelques-uns cependant parvenaient à se maintenir pendant un certain temps dans les eaux du Nautilus.

Le 24 au matin, par 12° 5' de latitude sud et 33' de longitude, nous eûmes connaissance de l'île Keeling, soulèvement madréporique planté de magnifiques cocos, et qui fut visitée par M. Darwin et le capitaine Fitz-Roy. Le Nautilus prolongea à peu de distance les accores de cette île déserte. Ses dragues rapportèrent de nombreux échantillons de polypes et d'échinodermes, et des tests curieux de l'em-branchement des mollusques. Quelques pré-cieux produits de l'espèce des dauphinules ac-crurent les trésors du capitaine Nemo, auquel pier parasite souvent fixé sur une coquille.

Bientôt l'île Keeling disparut sous l'horizon, et la route fut donnée au nord-ouest vers la

pointe de la péninsule indienne.
"Des terres civilisées, me dit ce jour là Ned Pes terres civilisees, me dit ce jour la Ned Land. Cela vaudra mieux que ces îles de la Papouasie, où l'on rencontre plus de sauvages que de chevreuils! Sur cette terre indienne, monsieur le professeur, il y a des routes, des chemins de fer, des villes anglaises, françaises et indoues. On ne ferait pas cinq milles sans y rencontrer un compatriote. Hein! est-ce que le moment n'est pas venu de brûler la politesse au capitaine Nemo? au capitaine Nemo?

—Non, Ned, non, répondis-je d'un ton très-déterminé. Laissons courir, comme vous dites, vous autres marins. Le Nautilus se rapproche des continents habités. Il revient vers l'Europe, qu'il nous y conduise. Une fois arrivés dans nos mers, nous verrons ce que la prudence nous conseillera de tenter. D'ailleurs, je ne suppose pas que le capitaine Nemo nous permette d'aller chasser sur les côtes du Malabar ou de Coromandel comme dans les forêts de la Nouvelle-Guinée.

—Eh bien! monsieur, ne peut-on pas se pas-ser de sa permission?"

Je ne répondis pas au Canadien. Je ne voulais pas discuter. Au fond, j'avais à cœur d'é-puiser jusqu'au bout les hasards de la destinée qui m'avait jeté à bord du Nautilus.

A partir de l'île Keeling, notre marche se ralentit généralement. Elle fut aussi plus capricieuse et nous entraîna souvent à de grandes profondeurs. On fit plusieurs fois usage des plans inclinés que des leviers intérieurs pouvaient placer obliquement à la ligne de flottaison. Nous allâmes ainsi jusqu'à deux et trois kilomètres, mais sans jamais avoir vérifié les grands fonds de cette mer indiennne que des grands de traise mille mêtres, pour tres que te sondes de treize mille mètres n'ont pas pu at-teindre. Quant à la température des basses couches, le thermomètre indiqua toujours invariablement quatre degrés au-dessus de zéro. J'observai seulement que, dans les nappes supérieures, l'eau était toujours plus froide sur les

hauts fonds qu'en pleine mer. Le 25 janvier, l'Océan étant absolument dé-sert, le Nautilus passa la journée à sa surface, battant les flots de sa puissante hélice et les faisant rejaillir à une grande hauteur. Comment, dans ces conditions, ne l'eût-on pas pris pour un cétacé gigantesque? Je passai les trois quarts de cette journée sur la plate-forme. Je regardais la mer. Rien à l'horizon, si ce n'est, vers quatre heures du soir, un long steamer qui courait dans l'ouest à contre-bord. Sa mâ ture fut visible un instant, mais il ne pouvait apercevoir le Nautilus, trop ras sur l'eau. Je ensai que ce bateau à vapeur appartenait à la ligne péninsulaire et orientale qui fait le service de l'ile de Ceyland à Sydney, en touchant à la pointe du Roi-Georges et à Melbourne. A cinq heures du soir, avant ce rapide cré-

puscule qui lie le jour à la nuit dans les zones tropicales, Conseil et moi nous fûmes émerveil-

lés par un curieux spectacle.
Il est un charmant animal dont la rencontre, suivant les anciens, présageait des chances heureuses. Aristote, Athénée, Pline, Oppien avaient étudié ses goûts et épuisé à son égard toute la verve poétique des savants de la Grèce et de l'Italie. Il l'appelèrent Nautilus et Pompylus. Mais la science moderne n'a pas ratifié leur appellation, et ce mollusque est maintenant connu

sous le nom d'Argonaute. Qui eût consulté Conseil eût appris de ce brave garçon que l'embranchement des mollusques se divise en cinq classes : que la pre-mière classe, celle des cephalopodes, dont les sujets sont tantôt nus, tantôt testacés, com-prend deux familles, celles des dibranchiaux et des tétrabranchiaux, qui se distinguent par le nombre de leurs branches; que la famille des dibranchiaux renferme trois genres, l'argo-naute, le calmar et la seiche, et que la famille des tétrabranchiaux n'en contient qu'un seul, le nautile. Si, après cette nomenclature, un esprit rebelle eût confondu l'argonaute, qui est acétabulifère, c'est-à-dire porteur de ve avec le nautile, qui est tentaculifère, c'est-à-dire porteur de tentacules, il aurait été sansexcuses.

Or, c'était une troupe de ces argonautes qui voyageait alors à la surface de l'Océan. Nous pouvions en compter plusieurs centaines. Ils appartenaient à l'espèce des argonautes tuberculés qui est spéciale aux mers de l'Inde.

Ces gracieux mollusques se mouvaient à reculons au moyen de leur tube locomoteur en chassant par ce tube l'eau qu'ils avaient aspi-rée. De leurs huit tentacules, six, allongés et amincis, flottaient sur l'eau, tandis que les deux autres, arrondis en palmes, se tendaient au vent comme une voile légère. Je voyais parfaitement leur coquille spiraliforme et ondulée que Cuyier compare i un mant à une décent de le compare de le controllée de le controllée de la controllée de que Cuvier compare justement à une élégante chaloupe. Véritable bateau en effet. Il transporte l'animal qui l'a sécrété, sans que l'animal

y adhère.

"L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je à Conseil, mais il ne la quitte jamais.

Ainsi fait le capitaine Nemo, répondit judicieusement Conseil. C'est pourquoi il eût mieux fait d'appeler son navire l'Argonaute."

Pendant une heure environ, le Nautilus flotta au milieu de cette troupe de mollusques. Puis, je ne sais quel effroi les prit soudain. Comme à un signal, toutes les voiles furent subitement amenées; les bras se replièrent, les corps se contractèrent, les coquilles se renversant changèrent leur centre de gravité, et toute la flotille disparut sous les flots. Ce fut instantané, et jamais navires d'une escadre manœuvrèrent avec plus d'ensemble.

En ce moment, la nuit tomba subitement, et les lames, à peine soulevées par la brise, s'allongèrent paisiblement sous les précintes du Nau-

Le lendemain, 26 junvier, nous coupions l'Équateur sur le quatre-vingt-deuxième méridien, nous rentrions dans l'hémisphère boréal.

Pendant cette journée, une formidable troupe de squales nous fit cortége. Terribles animaux qui pullulent dans ces mers et les rendent fort dangereuses. C'était des squales philipps au dos brun et au ventre blanchâtre, armés de onze rangées de dents, des squales œillés dont le cou est marqué d'une grande tache noire cerclée de blanc qui ressemble à un œil, des squales isabelle à museau arrondi et semé de points obscurs. Souvent, ces puissants animaux se préci pitaient contre la vitre du salon avcc une violence peu rassurante. Ned Land ne se possédait plus alors. Il voulait remonter à la surface des flots et harponner ces monstres, surtout certains squales émissoles dont la gueule est pavée de dents disposées comme une mosaïque, et de grands squales tigrés, longs de cinq mètres, qui le provoquaient avec une insistance toute particulière. Mais bientôt le Nautilus, accroissants sa vitesse, laissa facilement en arrière les plus rapides de ces requins.

Le 27 janvier, à l'ouvert du vaste golfe du

Bengale, nous rencontrâmes à plusieurs reprises, spectacle sinistre! des cadavres qui flottaient à la surface des flots. C'était les morts des villes haute mer, et que les vautours, les seuls ensevelisseurs du pays, n'avaient pas achevé de dévorer. Mais les squales ne manquaient pas pour les aider dans leur funèbre besogne. Vers sept heures du soir, le Nautilus à demi-

immergé navigua au milieu d'une mer de lait. A perte de vue l'Océan semblait être lactifié. Etait-ce l'effet des rayons lunaires? Non, car la lune, ayant deux jours à peine, était encore perdue au-dessous de l'horizon dans les rayons perdue au-dessous de l'horizon dans les rayons du soleil. Tout le ciel, quoique éclairé par le rayonnement sidéral, semblait noir par contraste avec la blancheur des eaux.

Conseil ne pouvait en croire ses yeux, et il m'interrogeait sur les causes de ce singulier phénomène. Heureusement, j'étais en mesure

de lui répondre.

"C'est ce qu'on appelle une mer de lait, lui dis-je, vaste étendue de flots blancs qui se voit fréquemment sur les côtes d'Amboine et dans ces parages.

—Mais, demanda Conseil, monsieur peut-il m'apprendre quelle cause produit un pareil effet ? car cette eau ne s'est pas changée en lait, je suppose!

-Non, mon garçon, et cette blancheur qui te surprend n'est due qu'à la présence de myriades de bestioles infusoires, sortes de petits vers lumineux, d'un aspect gélatineux et incolore, de l'épaisseur d'un cheveu, et dont la longueur ne dépasse pas un cinquième de millimètre. Quelques-unes de ces bestioles adhèrent entre elles pendant l'espace de plusieurs lieues.

—Plusieurs lieues! s'écria Conseil.

—Oui, mon garçon, et ne cherche pas à sup-puter le nombre de ces infusoires! Tu n'y parviendrais pas, car, si je ne me trompe, certains navigateurs ont flotté sur ces mers de lait pen-dant plus de quarante milles."

Je ne sais si Conseil tint compte de ma recommandation, mais il parut se plonger dans des réflexions profondes, cherchant sans doute à évaluer combien quarante milles carrés contiennent de cinquièmes de millimètres. Pour moi, je continuai d'observer le phénomène. Pendant plusieurs heures, le *Nautilus* trancha de son éperon ces flots blanchâtres, et je remarquai qu'il glissait sans bruit sur cette eau savonneuse, comme s'il eut flotté dans ces remons d'écume que les courants et les contre-courants

des baies laissaient quelquesois entre eux.

Vers minuit, la mer reprit subitement sa
teinte ordinaire, mais derrière nous, jusqu'aux
limites de l'horizon, le ciel, résléchissant la blancheur des flots, sembla longtemps imprégné des vagues lueurs d'une aurore boréale.

(A continuer.)

Une des causes les plus fréquentes et les plus dangereuses d'incendie, pendant la saison d'hiver, dans les maisons d'habitation, est la proximité des poutres, des conduits cachés, des fournaises. Chaque année, la destruction de propriétés de grande valeur, et trop souvent la perte d'existences précieuses, attirent pour un moment l'attention du public, et néanmoins les propriétaires restent indifférents à un danger d'autant plus à craindre qu'il est plus caché. La prudence réclame la sauvegarde des assurances.

La Stadacona, Compagnie d'assurance contre le feu, dont les bureaux sont à Montréal, No. 13, Place-d'Armes, étend sa protection sur ces risques si communs.

SUR UN GLAÇON.

Ce fut sur la rive américaine du lac Erié, dans un port de quelque importance, et aux premiers jours de décembre, que commença mon aventure. En cet endroit, le lac orageux formait une baie profonde, large de plusieurs milles, au milieu de laquelle se trouvait le port ; à l'extrémité d'une longue jetée s'avançant dans le lac, brillait un phare. C'est là que devait me rejoindre, un peu parès le coucher du soleil, un jeune domestique, Darby, brave et rude Irlandais, porteur, pour moi, d'un paquet que j'attendais avec impa-Le froid était intense ; je m'enveloppai de vêtements chauds, et, à l'heure dite, je me dirigeai vers l'une des pointes de terre, dans l'intention de traverser en patinant l'espace qui me séparait de mon messager. Le lac n'était pas entièrement gelé; au centre, on apercevait encore l'eau sur une grande étendue; cependant la navigation avait cessé dans les lacs de l'Ouest; plusieurs vaisseaux à voiles se trouvaient pris dans un cercle glacé qui les retenait solidement à l'ancre jusqu'à la fin de l'hiver, ainsi que deux ou trois petites barques stationnant au bout de la jetée.

Comme j'atteignais la baie, et que je chaussais mes patins, des rafales de vent du sud venaient déjà du côté de la terre, le ciel annoncait un orage. La glace était unie, compacte, la neige ne l'avait pas recouverte; elle pouvait porter les hommes, non les chevaux. Je crus, malgré l'éloignement, distinguer une forme, une ombre, se mouvant le long de la jetée; je pensai que ce devait être Darby, et cela me fut confirmé plus tard. Prenant donc vivement au large, selon l'expression des marins, c'est-à-dire poussant droit devant moi, pour tourner ensuite et courir parallèlement au rivage, je m'élançai, le vent soufflant de plus en plus, avec une violence telle, que je me sentais soutenu par sa force comme par une muraille croulante, ce qui m'empêchait d'aller vite. Je m'aperçus bientôt que toute ma science ne m'avait pas empêché de prendre trop d'essor, et que j'aurais la plus grande difficulté à me rapprocher du phare. Pour comble de malheur, une neige légère, mais serrée, commença à tomber; elle me fouttait au visage, et j'en conçus, non de la crainte, mais une certaine inquiétude. Il n'y avait pas à reculer; je pris bravement mon parti, et je n'étais plus qu'à trois quarts de mille environ du fanal, quand je vis s'avancer sur la jetée plusieurs autres personnes, agitant frénétiquement les bras de mon côté, comme pour m'avertir d'un danger que je ne prévoyais pas.

La foule s'amassait aussi autour de la baie, et, juste au moment où je découvrais qu'en dépit de ma résistance j'allais être porté au delà du phare, un choc épouvantable, dominant les voix de l'ouragan, et semblable à un tremblement de terre, fit frémir la surface glacée tout entière, et me jeta, prosterné, sur la face, tandis qu'une sorte de rugissement éclatant, prolongé, frappait mes orcilles, et se répercutait au loin, comme les roulements du tonnerre, jusqu'à ce qu'il se perdit dans les fracas de la tempête. qu'il se perdît dans les fracas de la tempête.— J'ai parcouru depuis les quatre parties du monde; mes yeux, brûlés d'éclairs, ont vu les cèdres, les chênes, les grands pins tordus et mis en pièces; j'ai vu les plus grands mâts d'un navire arrachés aussi aisément que le tuyau d'une pipe, et précipités dans l'abîme; autour de moi, au-dessus de ma tête, le tremblement de tarra e semá la mort et les ruines; mais jamais. terre a semé la mort et les ruines; mais jamais, non jamais je n'entendis, et n'entendrai peut-être—si ce n'est au moment de l'effondrement du monde, et du jugement dernier-un bruit si formidable.

En un clin d'œil je me relevai, et compris enfin le danger de ma situation ; le grand bloc de glace avait cédé, sous l'immense pression du vent, et se détachait de la côte, tout près de moi. Une large nappe d'eau, je l'ai dit, existait encore au milieu du lac; si je ne parvenais à regagner immédiatement l'autre bord du gouffre qui venait de s'ouvrir, j'étais emporté à travers toute la largeur du lac Érié, 80 milles au moins, vers les rives de l'Amérique anglaise ; à moins que le sol mouvant, auquel mes pieds s'atta-chaient, ne fût brisé en mille pièces par les

forces combinées du vent et des vagues. Ne vous fiez pas au lac Erié : j'ai découvert depuis que les démons de la tempête ont choisi sa surface, comparativement étroite, pour s'essayer et y répéter les pièces à grand orchestre dont ils favorisent le cap de Bonne Espérance

dont ils favorisent le cap de Bonne-Espérance et le cap Horn. Quelle perspective pour moi par cette nuit d'orage, et une jelée vive qui commençait à me pénétrer jusqu'aux os!

Il fallait engager résolûment la lutte de la vie contre la mort, et j'appelai à mon secours toute ma jeune énergie. Je me mis à courir, vent arrière, afin de gagner l'espace nécessaire pour mon élan à travers l'abime, saut déjà périlleux en temps ordinaire, mais présentant un hien en temps ordinaire, mais présentant un bien autre danger avec le vent qui cinglait mon poussait de tout le visage, et me repoussait de tout le poids d'une tour qui s'écroule. Il est vrai que j'étais excel-lent patineur, et, même à ce moment terrible est-ce avouable !—j'eprouvai un frisson d'orgueil en voyant la foule, saisie d'horreur—hommes vigoureux, femmes de toutes classes, enfants me regarder dans une indicible et muette an-goisse, suspendus, palpitants de pitié et d'effroi, à l'effort suprême que j'allais tenter.

Je franchis le gouffre, et quelques pieds au delà, retombant du coup violemment en arrière. Par malheur, rien de bon ne devait résulter pour moi de ce dangereux exploit. A peine avais-je réussi à me relever qu'un autre choc, moins bruyant, mais bien plus désastreux pour ma situation, ébranla une seconde fois la grande masse glacée, ouvrant une nouvelle et immense

crevasse entre moi et le rivage. Hélas! les témoins erevasseentre moiet le rivage. Helas: les temoins émus de ma téméraire entreprise m'avaient acclamé et s'étaient réjouis en vain! De sourds grondements se prolongeaient d'écho en écho, le long de la baie; je chancelai encore, mais je ne tombai pas; je luttai jusqu'à ce que j'eusse atteint le bord de ce récent abime, et, consterné, le reconnue que les vents furieux avaient accomp je reconnus que les vents furieux avaient accompli tout le mal qu'ils pouvaient faire; la masse glacée tout entière s'était détachée de la rive américaine, et je me voyais emporté vers le Canada sur sa surface mobile, n'ayant devant moi que la nuit et l'onde soulevée, pour compagnons que deux despotes redoutés : le roi Friroi Tempête!

Mon attitude désespérée ne fut que trop com-prise à terre, où, pas plus que moi, l'on ne pou-vait se faire illusion sur le sort qui m'attendait; j'étais déjà bien loin, cherchèrent bravement à venir à mon secours. Un bateau à six rames, péniblement arraché à la glace qui le retenait encore dans l'intérieur de la baie, fut lancé aussi promptement que possible, avec les meilleurs hommes d'équipe; mais je ne le savais pas alors; je me voyais en grand péril, je me croyais perdu, et, chose étrange! sous l'impression d'une douce chaleur qui semblait circuler dans tout mon être, je devenais indifférent, ou du moins étranger aux mouvements qui s'exécutaient à terre. laissai glisser plutôt que je ne m'assis, et du bout de mes doigts glacés j'essayai mollement de déta-cher mes patins, tâche sans but aussi bien que sans chance de succès; puis, à demi couché, appuyé sur mon coude, je regardai languissamment au travers de l'obscurité qui était survenue, souriant aux sensations qui m'envahissaient peu à peu! c'était le prélude le plus exquis d'une nuit de repos, d'un repos tel que je n'en avais et que je n'en ai jamais goûté. Je me soulevai lentement, et j'aperçus encore le rivage sombre; plus loin, mes yeux errants entrevirent un bateau, lancé de la jetée, se diriger vers moi, mais je n'y pris aucun întérêt. Seulement, je priais avec ferveur, et je pensais au pauvre Darby. C'était la réaction passagère qui succède à la première langueur, et elle dut s'évanouir comme

un songe. Je pleurai douloureusement, amèrement; j'tais si jeune! presque un enfant! Mais, peu de larmes coulerent, et je perdis enfin tout sentiment: il n'y avait plus ni père, ni mère, ni foyer, ni amis, ni espoir, ni prière; pauvre être errant, abandonné, je me couchai et m'endormis.

Quand je revins du monde des esprits et que j'ouvris les yeux, le premier objet qu'ils rencon-trèrent fut un jeune homme que je connaissais, nommé Lathrop.

Je l'avais toujours estimé, aimé même, pour sa remarquable intelligence, sa sincérité, son honné-teté, son ambition de parvenir par la scule force du bien. Il ne se doutait pas que je fusse éveillé, et s'occupait à sculpter une figure dans un morceau de bois de pin, sans autre outil qu'un cou-teau grossier, sifflant doucement, sans se détourner de son travail. Avant de lui adresser la parole, j'essayai de me rappeler les événements de la nuit, de m'expliquer par quel hasard, et depuis quand je me trouvais ici; peine inutile! la page restait blanche, pas une idée ne se faisait jour! Puis vint un vague souvenir des bateaux envoyés à mon secours; où étaient les hommes qui les montaient? Enfin, délirant à moitié, j'arrivai à ma position actuelle, et je prononçai très-bas le nom de mon jeune compagnon: "Lathrop?" Il tressaillit, tourna vers le hamac où j'étais couché ses grands yeux bruns pleins de surprise, et, jetant brusquement sur un caisson sa figurine et son couteau, il s'élança vers

"Comment vous portez-vous, Lathrop? dis-je, en lui tendant une main qu'il serra chaleureusement. Où suis-je? Que faites-vous ici? Je vous croyais à Détroit."

Il se mit à rire: —Vous êtes à bord de la "reine Char-lot-te."—Il accentua fortement la dernière syllabe, sautant sur un caisson, afin d'élever son visage à la hauteur de mon hamac, sans s'inquiéter de mon bonjour et de mes questions sur sa santé.—"Nos gens vous ont ramassé la nuit dernière, gelé, presque mort, touchant au dernier sommeil, à ce qu'ils disent." Oui, sans doute, j'avais été gelé. J'eus un violent délire la nuit suivante. Pendant quinze mois ie ne pus me touir debout une fièvre leute.

mois, je ne pus me tenir debout, une fievre lente me consumait, mais cet état de souffrance cessa enfin, et je suis maintenant aussi robuste que si **jamais je n'avais traversé** une pareille épreuve, et bien d'autres depuis.

Je complèterai ce récit par quelques mots qui me reportent au moment de mon terrible saut. On se rappelle qu'en partant je crus apercevoir sur la jetée le pauvre Darby, de qui je devais recevoir un message. C'était bien lui, et j'appris plus tard qu'au milieu du trouble qui accompagnait la mise à l'eau du bateau de secours, uste à l'instant où s'agitaient les rames, Darby se mit à courir aussi vite que le lui permettaient le vent et la glace sur laquelle il trébuchait à chaque pas, criant à tue-tête: "Attendez! attendez un peu, s'il vous plait! Arrêtez le bateau! Laissez-moi mouter! J'ai pour lui un paquet et une lettre....aussi vrai que je vous le dis?"—Ce souvenir nous a égayés bien longtemps, ainsi que le pauvre Darby lui-mêma.

MME. S. Doy.

<sup>-</sup>Une messe pontificale a été chantée le 19 mars, à la Basilique de Québec, pour célébrer le cinquième anniversaire de la consécration de Sa Grâce Monseigneur Taschereau comme archevêque de Québec.



### OBSÈQUES

Au bruit du glas, dans le ciel terne, De mon cœur tintant le départ, Le pavillon se met en berne A l'approche du corbillard.

Des murs garnis et des portiques, Sur le passage du convoi, Les fleurs tombent—fleurs sympathiques Pleurant le cœur qui fut à moi.

Des balcons noirs où l'on récite Un psaume encore inachevé, L'on voit glisser—pleurs d'eau bénite-Bien des larmes sur le pavé.

Et cependant-ô sort étrange! Triste in∠ratitude du cœur!— Rien ne t'émeut, rien ne dérange Et n'abaisse ton air vainqueur.

La foule en deuil—ces funérailles Egayent ton-rire enfantin; Mais parions que tu tressailles Sous ton corsage de satin!

EUDORE EVANTUREL Onébec der octobre 1875

### PIÈCES TIRÉES DU DEPOT DE LA GUERRE

COPIÉES PAR M. BROADHEAD POUR L'ÉTAT DE NEW-YORK, ET PAR LUI OBLIGEAMMENT COMMUNIQUÉES À FEU L'HON, L. J. PAPI-

Dialogue entre le maréchal de Saxe et le baron de Dieskau aux Champs Elysées.

Le baron de Dieskau était Saxon et servit d'abord sous les ordres du Maréchal de Saxe dans le régiment de Saxe, cavalerie dont il fut Lt. Colonel. Il fut envoyé le 20 février 1755 en Canada. Il fut blessé et pris à l'attaque du fort Frederick-Edouard et ne fut échangé qu'à la paix de 1763.

LE MARÉCHAL DE SAXE.—Que vois-je! Mr. Dieskau, est-ce vous? Par quelle aventure venez-vous sur les sombres bords si couvert de blessures, vous que je croyais invulnérable après tant d'actions où vous vous êtes trouvé! Satisfaites ma curiosité en m'apprenant ce qui vous est arrivé.

LE BARON .-- Mon histoire, M. le Maréchal, ne sera pas longue, la voici : Les Anglais, jaloux de l'accroissement de notre marine et de notre commerce, cherchèrent une querelle d'Allemand pour nous déclarer la guerre. Ils prirent le pré-texte que nous avions empiété sur le terrein de leurs colonies dans l'Amérique Septentrionale, et y envoyèrent 3,000 hommes sous les ordres du Gén. Braddock. La Cour de France me fit partir à la tête de six bataillons pour le Canada où étant arrivé, j'appris qu'ils avaient fait des hostilités par la prise de deux de nos forts dans l'Acadie, et que le Gén. Johnson en construisait un sur notre terrein, sur quoi ayant marché à lui et attaqué son retranchement, je fus abandonné par les Sauvages ce qui fit manquer l'affaire. De mon côté j'ai reçu 4 coups de fusil dans le corps et me voici.

LE MARÉCHAL.—Vous me racontez votre afficire un peu laconiquement. Je vous demande un certain détail, afin que je puisse juger s'il y a de votre faute ou non. Je vous ai donné des exemples de vigueur et de prudence, voyons si vous en avez profité.

LE BARON.-Vous serez satisfait et je me soumets à votre jugement. Voici comment la chose s'est passée. Les Anglais ayant fait les pre-mières hostilités tant sur mer que sur terre, il fut conclu dans un conseil de guerre tenu à Québec que j'irais faire le siège de *Chouagen*. Ma petite armée devait être de 4000 hommes Français, Sauvages et Canadiens et de 12 pièces de canons. Au bout de 4 semaines tout était prêt. 2000 hommes étaient déjà embarqués sur le fleuve St. Laurent et partis pour le fort Fron-tenac, lieu de rendez-vous. Je devais partir deux jours plus tard avec le reste des troupes Le coup était immanquable, quand pour mon malheur le Gouverneur-Général du Canada, sous les ordres duquel j'étais, reçut un expres du fort St. Jean, par un nommé Varin, commissaire de la Marine, lui donnant le faux avis que le général Johnson à la tête de 3,000 hommes n'était qu'à deux jours de marche du fort St. Frederick pour s'en emparer. Sur quoi le Gouverneur me communiqua cette lettre et me témoigna son embarras. Je lui représentai que cet avis vrai ou faux ne devait pas l'inquiéter, ni empêcher mon expédition de Chouagen, vû que le fort St. Frederick étant à 60 lieues de Montréal, les chemins impraticables pour le canon, plusieurs portages à faire pour venir au Lac Champlain et de plus les forts St. Frederick, St. Jean et Chambli à prendre, j'aurais le temps de faire mon siège et de marcher ensuite contre le général anglais pour le combattre avant qu'il put se rendre à Montréal. Que d'ailleurs je ne voyais pas la cer-titude de cet avis, vu que le commandant du fort St. Frederick ne lui en disait rien: Sur quoi il me répondit que l'avis n'était que trop certain, que Varin lui assurait la chose trop positivement pour qu'elle ne fut pas vraie; qu c'était un homme trop prudent et intelligent pour donner un pareil avis sans en être trèsassuré ; qu'il fallait remettre l'expédition contre Chouogen, et qu'il n'était question que de savoir à qui l'on donnerait la commission de marcher contre le Col. Johnson. Voyant que son parti était pris et que la crainte de voir les Anglais à Montréal l'emportait sur mes représentations, je m'offris de m'en charger ce qui fut accepté Je partis quelques jours après à la tête de 3000 hommes Sauvages, Canadiens et troupes réglées. En arrivant au Fort St. Frederick, j'appris par

envoyés, que la nouvelle du dit Varin était fausse, que le gén. Johnson était parti depuis 10 jours du fort Edouard avec 3000 hommes de milices, qu'il n'avait pas un seul homme de troupes réglées, ni de sauvages. Qu'il s'était avancé jusqu'au Lac St. Sacrement où il construisait un fort pour s'assurer une retraite et pour plus tard s'avancer de la contre le fort St. Frederick. De plus qu'il n'avait que peu de vivres dans son camp, tirant toutes ses subsistances du fort Edouard qui en était à 6 lieues que ce fort n'était pas encore entièrement entouré de palissades et qu'on pouvait l'emporter par un coup de main ; qu'il avait beaucoup de canons mais point d'affuts auxquels on travaillait ; qu'il y avait 900 hommes de campés hors du fort, tous miliciens qui, par parenthèse, sont si mauvais soldats qu'un sauvage en ferait fuir dix. Ayant donc reçu toutes ces connaissances je formai mon projet de marcher contre le fort Edouard, d'attaquer à la pointe du jour les 900 hommes campés en dehors, puis s'il était possible, de me rendre maître du fort et par consé quent couper les subsistances au gén. Johnson. C'eci combiné et résolu, je partis du fort St. Fre-derick et campai le 1er jour à Carillon, d'où je partis 2 jours après avec 1500 hommes choisis dont 600 sauvages, 600 Canadiens et 300 hommes des troupes réglées, laissant partie des 1500 autres hommes au dit Carillon et partie au poste nommé les Deux-Rochers, pour assurer ma re-traite en cas de besoin. Je pris pour huit jours, ayant calculé qu'une expédition qui n'était qu'un coup de main devait être faite au bout de ce temps-là.

les espions que le commandant de ce fort avait

Etant donc arrivé le 4e jour à une lieue du fort Edouard, je couchai au bivouac dans le bois dans l'intention de marcher le lendemain de façon à pouvoir attaquer les 900 hommes et le fort au point du jour. Sur quoi ayant fait assembler les chefs sauvages pour leur commu-niquer mon projet, ils me demandèrent une heure de temps pour se consulter et en faire part à leurs sauvages. J'y consentis, et plus de deux heures après les chefs Algonquins, Nipissingues et Abenakis vinrent me dire que pour leur part, ils ne demandaient pas mieux que de faire tout ce que je voudrais, mais que les Iroquois du Sault au nombre de 300 s'y refusaient, et comme ils étaient considérés par les autres sauvages comme les plus anciens et les premiers, ils seraient obligés d'agir comme eux. Sur quo Surguoi je me rendis chez les chefs Iroquois et les assurai que je ne les exposerais pas au feu du fort, que je ne leur demandais que de commencer une fausse attaque vers la partie gauche du fort, hors de la portée du fusil psur attirer la garni-son de ce côté-là et que pendant ce temps j'attaquerais les 900 hommes et le fort avec les Français et les Canadiens. Sur quoi ils me dirent nettement qu'ils étaient résolus de ne pas agir contre les Anglais dans les territoires qui leur appartenaient de droit ; que je n'avais qu'à les mener contre eux toutes les fois qu'ils vien-draient sur notre terrein. Sur cela je voulus leur faire comprendre que le fort Edouard étant ainsi construit, nous étions en droit de les en chasser. Ils ne voulurent jamais entendre rai-son la-dessus. Voyant que je ne pouvais rien gagner sur eux, je leur demandai ce qu'ils prétendaient donc que je fisse, et s'il n'était pas honteux d'être venu à la barbe de l'ennemi pour nous en retourner sans rien entreprendre. répondirent que le camp des Anglais étant sur notre terrein, je n'avais qu'à l'attaquer et qu'ils m'y suivraient, que je pouvais compter sur eux. Je leur demandai si c'était là leur dernière résolution et s'ils ne changeraient pas encore de sentiment au moment de l'attaque. Sur quoi m'ayant assuré qu'ils me suivraient et combat-traient, je pris le parti d'aller de ce côté-là : ce que je fis le lendemain à la pointe du jour, mar-chant sur trois colonnes, les Canadiens à la droite, les Sauvages à la gauche et les troupes au centre sur un beau chemin que les Anglais avaient fait pour communiquer du fort à leur camp. Après quelque temps de marche on m'amena un prisonnier duquel j'appris que le Général Johnson ayant eu avis de ma marche contre le fort Edouard, avait détaché 1000 hommes à son camp pour le renforcer, que lui prisonnier ne croyant pas que nous fussions si près, avait gagné les devants et que les troupes pouvaient être à demie lieue seulement.

Sur cet avis j'ordonnai aux Sauvages et Canadiens de marcher encore 300 pas en avant, de se mettre de suite ventre à terre pour n'être pas découverts, de ne faire aucun bruit ni tirer coup de fusil avant d'avoir entendu la colonne française tirer, mais alors de se lever brusque ment pour prendre l'ennemi en flanc. Je faire halte à la colonne du centre de sorte que ma disposition avait la figure d'un cul de sac dans lequel je comptais attirer les Anglais, et il n'est pas douteux que si mes ordres avaient été suivis, il n'en serait pas réchappé un seul. Pour mon malheur, quelques Sauvages plus curieux que les autres s'étant levés et ayant reconnu que les Anglais avaient un corps d'Agniers avec eux, en avertirent leurs gens, sur quei tous les Iroquois se leverent et tirèrent en l'air pour avertir qu'il y avait une embuscade. Voyant que la mèche était découverte, je fis attaquer l'ennemi par les Français et les Canadiens, et les sauvages firent de même, excepté les Íroquois qui ne bougerent point.

Les Anglais furent pliés comme un jeu de carte et se sauvèrent à vau le vent dans leurs retranchements qui n'étaient qu'à une petite lieue ou environ. Je les suivis de près avec les Français et les Canadiens, ne pensant pas que les Sauvages me laisseraient. Je me trompais cependant. Ils ne suivirent que de loin et quand ils entendirent ronfler le canon des re-

tranchements, ils s'arrêtèrent tout court, quoique je leur envoyasse dire que je ferais atta-quer l'unique batterie qu'il y avait par les Français, et attirerais par conséquent tout le feu sur eux. Que pendant ce temps ils n'avaient qu'à foncer dans le retranchement qui n'était qu'une

barricade de peu de hauteur. Ayant continué à marcher sur la batterie dans la confiance que les Sauvages n'oseraient pas m'abandonner, me voyant si avancé, je m'aperçus que les Canadiens, au lieu de marcher de leur côté aux retranchements, s'éparpillaient, fesant le coup de fusil à la sauvage, et que les Sauvages n'avançaient pas. Sur quoi, m'étant un peu écarté vers la gauche pour leur faire signe d'avancer, je m'approchai sans m'en apercevoir si près du retranchement, que je reçus dans un instant trois coups de fusils dans les jambes et un à travers le genou droit, ce qui me fit tomber près d'un arbre, derrière lequel je me traînai avec l'aide duchevalier de Montreuil qui m'avait suivi, qui était le plus ancien après moi et ne voulait pas m'abandonner. Je lui ordonnai de par le Roi d'aller prendre le commandement, et s'il en voyait la nécessité, de faire la retraite le mieux qu'il pourrait, mais de m'anyover qualques homes m'envoyer quelques hommes pour m'enlever. Bientôt vinrent deux Canadiens de sa part, l'un tué raide me tomba sur les jambes, ce qui m'embarrassa beaucoup, et l'autre ne pouvant seul m'enlever, je lui dis d'aller chercher quelques autres hommes. Mais peu après j'entendis battre la retraite sans rien voir, étant assis dans un terrein un peu bas, le dos appuyé sur un arbre. Ayant resté dans cette situation environ nne demie-heure, je vis à dix ou douze pas de moi, un soldat ennemi me coucher en joue de derrière un arbre et auquel je fis signe de la main de ne pas tirer. Il ne laissa pas de lâcher son coup qui me traversa les deux cuisses et sautant sur moi, il me dit en tres-bon français :

"Rendez-vous."

Je lui dis: "Misérable, pourquoi me tires tu? Tu vois un homme couché à terre, baigné dans son sang et tu tires.

-Eh! répondit-il, que sais-je moi, si vous n'aviez pas un pistolet; j'aime mieux tuer le diable, que le diable ne me tue.

—Tu es donc Français! lui dis-je.

—Oui, répliqua-t-il, et il y a plus de 10 ans que je suis déserté du Canada." Sur cela plusieurs autres tombèrent sur moi

et me dépouillérent. Je leur dis de me porter chez leur général, ce qu'ils firent, qui, ayant appris qui j'étais, me fit mettre sur son lit et envoya chercher des chirurgiens pour me pauser. Et quoiqu'il fût blessé lui-même, il ne voulut étre représent par le partier de la chirurgiens pour me pauser.

voulut être pansé qu'après moi. Bientôt entrèrent dans sa tente plusieurs sauvages qui me regardaient d'un air furieux et lui parlèrent longtemps et fort vivement. Quand ils furent sortis, je lui dis :

"Ces gens m'ont regardé d'un air qui ne

dénote pas beaucoup de compassion.

Rien moins que cela, me répondit-il, car ils veulent m'obliger de vous livrer à eux afin de vous brûler pour venger la mort de leurs camarades et de trois chefs qui ont été tués dans le combat, et me menaçent de me quitter si je ne vous livre pas. Ne vous inquiétez pas, vous êtes en sûreté chez moi."

Quelque temps après les mêmes sauvages rentrèrent dans la tente. La conversation me parut vive au commencement et s'appaisa. A la fin ils prirent un air riant, me donnèrent la main en signe d'amitié et se retirèrent ensuite. Le général Johnson me dit qu'il avait fait ma paix avec eux et qu'ils se désistaient de leurs prétentions.

Je lui dis qu'étant blessé lui-même, je craignais de l'incommoder, et que je le priais de me faire porter ailleurs.

" Je n'ose encore, me répondit-il, car si je le faisais, les Sauvages vous massacreraient. faut leur donner le temps de se coucher."

Vers onze heures de nuit, je fus transporté et escorté par un capitaine et 50 hommes dans la tente d'un colonel où je passai la nuit. La garde avait ordre de ne laisser approcher aucun Sauvage de moi. Cependant, le lendemain matin, l'un d'eux s'approcha de la tente, et la sentinelle, voyant qu'il n'était pas armé, le laissa entrer. Dès qu'il y fut, il tira un sabre de dessous une espèce de manteau dont il était couvert et s'avança pour me sabrer. Le colonel dans la chambre duquel j'étais se jeta au devant

de moi, le désarma et le mit dehors. Je restai dans le camp anglais pendant 9 jours, et le général Johnson ayant fait construire un brancard, me fit porter à Orange, dans sa maison, et au bout de quatre semaines à la Nouvelle-York, où je tombai entre les mains de fort mauvais chirurgiens. Voilà tout ce que je peux vous dire de ma malheureuse expédition, laquelle n'a été infortunée que pour moi seul, les Anglais ayant perdu beaucoup plus de monde que moi, sans avoir gagné un pouce de terrein.

MARÉCHAL DE SAXE.—Je vous ai écouté avec toute l'attention possible, et je vois qu'il y a beaucoup de malheur dans votre fait. J'ai cependant deux objections à vous faire auxquelles vous me ferez plaisir de répondre :

Tère objection. Avant 3000 hommes à vos ordres, que n'en preniez-vous 2000 pour votre expédition, laissant seulement 1000 dans les postes de Carillon et des Rochers, étant vraisemblable que 500 hommes de troupes auraient suppléé à l'abandon des sauvages?

BARON DE DIESKAU.—Il m'est aisé de répondre à cette objection. Mon expédition étant un coup de main, il était question de marcher avec célérité, ce qu'il n'est pas aisé de faire avec beaucoup de monde, surtout ayant des forêts à percer et des rivières à traverser sur des ponts construits d'un seul arbre, où l'on ne peut marcher qu'un à un. D'ailleurs, je n'ignorais pas que le général an-glais n'avait que des milices, c'est-à-dire les plus mauvaises troupes qu'il y ait sur terre. De plus je n'avais pas assez de provisions pour en donner à tout mon monde pour huit jours, au lieu que n'en prenant que 1500, nombre suffisant pour une surprise, surtout ayant affaire à des gens aussi peu aguerris que la milice an-glaise en Amérique, et je n'avais alors aucun lieu de soupçonner la fidélité des Sauvages.

MARÉCHAL DE SAXE.-2e objection. Etant arrivé avec vos 1500 hommes au moment d'attaquer le fort Edouard, et voyant que les Sauvages ne voulaient pas donner, que n'attaquiez-vous avec vos 600 Canadiens et 300 Français, les 900 mauvais miliciens campés à la tête du fort, d'autant plus que vous n'ignoriez pas que le canon du dit fort n'avait pas d'affuts? Vous auriez peut-être pu l'emporter en y entrant pêlemêle avec l'ennemi.

LE BARON DE DIESKAU.—Etant informé que les Canadiens battent de l'aile et se découragent quand ils se voient abandonnés des Sauvages, je n'osais l'entreprendre avec 300 de troupes réglées scules, d'autant plus que la garnison du fort non-compris les 900 hommes campés en avant, était assez considérable. Il y avait même à craindre de la part des Sauvages dont la fidélité commençait à me devenir suspecte et qui auraient pu me jouer quelque mauvais tour, voyant que l'attaque se serait faite mal-

LE MARRCHAL DE SAXE.—Je plains vos malheurs, mon cher Dieskau. Mais je m'aperçois par vos plaies qui saignent que vous n'êtes pas tout à fait encore une ombre. Retournez sur la terre et faites-vous guérir, s'il est possible. Servez votre roi avec la même fidélité que vous l'avez fait jusqu'à présent, et lorsque la parque fatale aura coupé le fil de vos jours, venez me trouver pour causer ensemble. Adieu.

(FIN)

SUR LE LAC ST. SACREMENT.

Lettre de M. de Dieskau à M. de Vaudreuil.

Du camp de l'armée anglaise, 15 7bre 1755

Monsieur,

Je suis défait, mon detacnement con controller, nombre de gens tués et 30 ou 40 prisonniers, m'a-t-on dit, du nombre desquels je suis avec mon side-de-camp M. Bernier. J'ai eu Je suis défait, mon détachement est en dépour ma part quatre coups de feu, dont un est C'est la trahison des Iroquois qui m'a attiré ce malheur. Notre affaire avait très bien commencé, mais dès que les Iroquois ont vu des Agniers, ils se sont arrétés tout court. Les Abénaquis et les autres sauvages ont continué quelque temps, mais insensiblement ils ont disparu aussi, ce qui a fait perdre contenance aux Canadiens, en sorte que je me suis trouve engagé dans l'attaque avec presque les seules troupes de France. Je l'ai soutenue croyant faire revenir les Canadiens et peut-être les Sauvages, ce qui n'a point réussi. Tout le feu et le canon ennemi est tombé sur les troupes réglées et elles ont été presque toutes écharpées. Je vous avais prédit d'avance, monsieur, que les Iroquois me joueraient quelque mauvais tour. Il est malheureux pour moi d'avoir été si bien prophète. Je ne puis trop reconnaître les bontés et les attentions de M. de Johnson pour moi. Il doit me faire tranporter demain à Orange. J'ignore mon sort soit par rapport à ma santé, soit par rapport à la destination qu'on fera de ma personne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## PLAISANTERIES

–Jean Hiroux, condamné à mort, devait être

exécuté le lendemain. Le directeur de la prison lui demanda ce qu'il oulait manger à son dernier repas.

On était au mois d'octobre -Des fraises, dit Jean Hiroux.

—Des fraises? mais il n'y en aura que dans six mois d'ici.

-J'attendrai!..... répondit-il d'un air ré-

-A un grand dîner, X.... voit le bras d'un domestique s'allonger à sa droite. Au bout du bras se trouve une bouteille.

Il regarde les verres vides échelonnés devant lui et tend le plus petit. -C'est du vin ordinaire, croit devoir faire ob-

server le domestique. —Précisément, dit X.... je garde les grands

verres pour les vins fins.

-A la huitième chambre correctionnelle : Un paysan des environs de Paris est cité pour délit de chasse.

-Vous avez déjà subi une condamnation pour un fait semblable, lui dit le président. —Oui, monsieur; mais je vous jure que cette fois je suis innocent.

-C'est ce que nous allons voir... Avez-vous un avocat?

-Oh! non, monsieur le président, je n'en ai pas pris aujourd'hui. -Pourquoi ?

-Comme je v'ai à dire que la rérité....
J'ignore si c'est grace à cette raison, mais le paysan fut acquitté. Avis aux braconniers!

### LE PONT ROYAL-ALBERT

Une assemblée du Bureau de Commerce de Montréal a eu lieu le 22 courant, dans la Halle aux blés, pour discuter le projet de ce pont. Le Éureau compte au-dessus de 400 membres, dont 99 seulement étaient présents, et sur ce nombre, 18 Canadiensfrançais. Comme on le sait, la population canadienne favorise en grande majorité l'érection du pont, tandis que nos concitoyens anglais, dont les intérêts sont dans l'ouest de la ville, s'y opposent. Si nous sommes bien informés, le nombre des Canadiens-français dans le Bureau de Commerce est d'environ 130. Un effort organisé et vigoureux pouvait donc faire ap-Prouver par un vote du Bureau l'application pour une charte. Mais non! c'eût ététrop se déranger.

L'hon. John Young exposa le plan, et fit motion, secondé par M. Narcisse Valois, que l'assemblée approuve les plans, et recommande à la législature d'accorder la

M. Hugh McLellan, M. Winn et M. Drummond firent des discours pour empêcher la motion d'être adoptée, et la division étant prise, les votes se répartirent : 81 contre et 18 en faveur. Des Canadiens présents, 14 votèrent pour le projet et 4 s'y opposèrent.

L'hon. John Young et M. Legge, ingénieur du pont, sont allés à Ottawa pour veiller aux intérêts du bill qui sera présenté pour obtenir une charte. G. E. D.

## LE PARLEMENT FEDÉRAL

Faute d'espace, nous remettons au prochain numéro le compte-rendu abrégé des débats de

### NOTES LOCALES.

### MONTRÉAL.

La cité de Montréal compte aujourd'hui 3,222 chiens licenciés. Il est bien certain qu'il y en a plus de trois mille autres dont les propriétaires réussissent à éluder la loi.

-Dans son discours d'introduction, le Maire de Montréal, le Dr. Hingston, a déclaré que la dette de cette cité s'élève à 14 millions 870 mille piastres. Le revenu total de l'année 1875 a été de \$1,366,140.32, et la dépense de \$1,476,-061.16, laissant un déficit de \$109,920.88.

LA COMPAGNIE DE NAVIGATION DU RICHELIEU ET D'ONTARIO.—Nous sommes autorisés à dire ET D'ONTARIO.—Nous sommes autorises a une qu'à leur assemblée de vendredi, 17 mars, les directeurs de cette compagnie ont résolu de fixer le prix du passage de première classe, entre Montréal et Québec, à deux piastres, repas et

LA NEIGE.—Le département des chemins emploie actuellement plus de 200 hommes et voitures pour deblayer les rues de l'amas de neige qui s'y est accumulé acciours derniers et neige qui s'y est accumulé ces jours derniers, et on parle d'augmenter encore ce nombre pour éviter les inconvénients qu'aurait un dégel s'il survenait dans les circonstances, et qui, d'ail-leurs, ne saurait guère tarder à présent.

Pour le Centenaire.—Un convoi de 18 wagons est parti le 22 courant, à une heure, pour Philadelphie, emportant la plus grande partie des marchandises de la section de Montréal, ainsi aux les des marchandises de la Commission ainsi que les objets qu'expose la Commission Géologique. Un autre train, parti samedi, était la dernière occasion donnée aux exposants d'envoyer leurs articles à l'Exposition du Centenaire aux frais du gouvernement.

VEUVES DE MONTREAL.—D'après les statistiques officielles, Montréal compte 2,446 veuves payant des cotisations au trésor municipal. Elles sont distribuées comme suit : 502 dans le quar-tier St. Antoine, 419 dans le quartier St. Laurent, 386 dans le quartier St. Laurent, 386 dans le quartier St. Jacques, 359 dans le quartier Ste. Marie, 354 dans le quartier St. Louis, 344 dans le quartier Ste. Anne, 45 dans le quartier Est, 22 dans le centre et 14 dans l'ouest. Sur ce nombre 1,053 n'ont pas payé leur taxe d'eau, se montant à la somme de

FUNÉRAILLES.—Le service solennel du regretté Messire Bentley, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, a eu lieu le 21 mars à l'église du Grand-Séminaire, au milieu d'un très-grand concours de prêtres et autres ecclésiastiques.

La funèbre cérémonie fut faite par le Révérend M. Bende au de la concours de present de la funèbre de la faite par le Révérend M. Bende au de la concourse de la faite par le Revérend M. Bende au de la faite par le Revérend de la faite par le faite

M. Bayle, supérieur du Séminaire, ayant pour diacre et sous-diacre les Révérends MM. Deguire et Troie. St. Sulpice. On remarquait au chœur une cinquantaine de prêtres représentant les maisons ecclésiastiques et le clergé séculier de la ville.

L'UNION ST. JOSEPH.—Les membres de cette Société ont célébré leur fête patronale le 20 mars. Ils ont quitté leur salle à 8 heures et demie, et se sont rendus en procession, avec bannières et musique, à l'église St. Jacques, où une messe solennelle a été chantée. Sa Grandeur Mgr. Fabre, ancien chapelain de la Société,

officiait. Le sermon de circonstance a été prononcé par le Révd. M. Caisse, de l'Assomption; il a prêché sur le travail. L'église était richement décorée. A l'offertoire, un splendide pain-béri, donné par l'Union, a été distribué aux fidèles présents.

C'était le 25e anniversaire de la fondation de l'Union St. Joseph, et, pour la circonstance, on a sorti le vieux drapeau de la société; c'est le

drapeau qui précédait la procession. Le Rév. M. Poulin, chapelain de la Société, marchait en tête de la procession, qui était composée de plus de 400 membres.

### MANITOBA

La presse canadienne-française des Etats-Unis discute, depuis quelques jours, les avantages offerts par le gouvernement de la Puissance du pour attirer l'immigration dans la province de Manitoba. On se demande si la popu-lation canadienne de la Nouvelle-Angleterre devrait accepter les offres relativement libérales qui sont faites aux personnes qui désirent se livrer à l'agriculture ou à l'élevage des bestiaux. Il nous paraît indubitable que grand nombre de nos compatriotes sont ici, aujourd'hui, dans l'espérance de pouvoir économiser les fonds nécessaires à l'achat d'un lopin de terre qu'ils pourront cultiver plus tard. Quelques-uns même ont réussi à mettre en banques d'assez fortes sommes et attendent la marche des événements et l'apparence des affaires, avant de se décider à prendre la route du pays où la crise financière paralyse le commerce et l'industrie. Il nous paraît donc important de tenir nos lecteurs au courant des événements qui se rattachent à l'agriculture et à l'émigration. En dehors de la catégorie de ceux qui possèdent déjà des biens au Canada, il y a encore ceux qui se demandent où aller établir leurs pénates, avec quelques chances de succès. Le gouvernement canadien appelle l'immigration vers les contrées encore inhabitées du Nord-Ouest, et nous croyons de notre devoir de journaliste de soumettre à nos lecteurs les propositions, selon nous très-libérales, des autorités d'Ottawa. Nous ne faisons pas ici de la propagande, nous publions des nouvelles. Nous tenons à expli-quer notre manière de voir à ce sujet, car nous voulons qu'il soit bien compris que, comme citoyen de la République américaine et comme partisan d'un gouvernement démocratique, nous ne conseillons à personne au monde de quitter les Etats-Unis pour aller s'établir ailleurs.

L'aide offerte aux colons par le gouvernement canadien consiste dans une réduction considérable sur les frais de passage et dans le don de cent soixante acres de terre arable à tout colon agé de dix-huit ans et plus. Les terrains sont en prairie comme partout dans l'Ouest, et les cours d'eu et les fossés pécassaires à le culture. cours d'eau et les fossés nécessaires à la culture des fermes du Canada sont inconnus au Mani-

Les autorités canadiennes ont mis à la disposition de nos compatriotes quatre townships situés à quelques milles des établissements de la Rivière-Rouge et touchant au sud à la fron-tière américaine.

Le prix du billet de passage est, pour chaque adulte, d'environ dix-neuf dollars, quelques centins plus ou moins, déduction faite de l'allocation du gouvernement canadien; moitié prix pour les enfants.

Le trajet se fait de Fall River et des villes de la Nouvelle-Angleterre en général, en passant par Montréal ou Ogdensburg jusqu'à Prescott, par Montreal ou Oguensburg jusqu'a Prescott, en suivant la ligne du Vermont Central; de là par le Grand Tronc jusqu'à Sarnia, et par bateau à vapeur jusqu'à Duluth; de Duluth à Moorhead en chemin de fer, et de Moorhead jusqu'à St. Boniface par eau. Le colon peut à son choix passer par Chicago, Détroit et St. Paul en suivant la route ordinaire des Etats de l'Ouest.

Nous avons sous les yeux quelques pamphlets publiés par les soins du gouvernement fédéral et rédigés par des hommes qui ont une connaissance parfaite des avantages qu'offrent à l'agri-culteur les plaines fertiles des territoires du Nord-Ouest. Tous s'accordent à vanter la fer-tilité du sol et les facilités de culture pour les nouveaux colons. On y possède, en outre, les avantages de nombreuses écoles anglaises et franceiges et la forme du gouvernement et la françaises, et la forme du gouvernement est la même que dans la Province de Québec, à l'excedtion que le pouvoir législatif est exercé par une seule chambre; ce qui est un avantage sur les autres provinces de la confédération. Le climat est d'une salubrité exceptionnelle, et l'élément français de la population paralt y exercer une influence proportionnelle qui est une garantie d'impartialité envers les colons d'origine fran-

Somme toute. joindre à nos confrères de la presse canadiennefrançaise des Etats-Unis pour conseiller aux personnes qui ont l'intention d'entreprendre des travaux de colonisation d'étudier les offres du gouvernement canadien. Notre estimé compatriote, M. Charles Lalime, agent d'assurances à Worcester, Mass., donnera tous les renseignements nécessaires à ceux qui contemplent seignements necessaires a ceux qui contempient un voyage au Manitoba, et nous apprenons que plusieurs de nos compatriotes de Manchester, N. H., et 26 colons de Fall River, Mass., parti-ront, en route pour Manitoba, vers le 8 avril prochain.—*La République* de Fall River, Mass.

On ne pourra bientôt plus visiter les Cata-

-Elles sont envahies par les os.

## NOUVELLES GÉNÉRALES

#### CANADA

Ottawa, 18.-Vingt-cinq jeunes gens de cette ville et des environs sont partis aujourd'hui ponr la Colombie Anglaise. Ils ont été accompagnés à la gare par un grand nombre d'a-

ottawa, 20.— L'hon. M. Mackenzie a reçu une nombreuse compagnie à diner samedi; le licutenant-gouverneur Morris, de Manitoba, était au nombre des hôtes.

La grande tempéte de neige a bloqué les chemins de la campagne, et les marchés sont

presque déserts.
Ottawa, 21.—M. Sewell a été interrogé le comité chargé de s'enquérir de la possibilité de naviguer sur le St. Laurent pendant l'hiver. Il dit qu'il navigue sur ce fleuve depuis au-delà de 25 ans entre Québec et la Rivière-du-Loup, et qu'il a étudié le sujet soumis à la considération des membres de ce comité depuis 1852. Il en est arrivé à la conclusion que le projet de navi-guer pendant l'hiver, qu'il a proposé, est pra-ticable. Le capitaine Fortier a aussi été exa-

Québec, 22.—La tempête d'hier a été sans contredit la plus violente de la saison. Il est tombé plus de trois pieds de neige dans les chemins, et c'est à peine si les gens pouvaient se

frayer un passage. Ce matin, les chemins sont dans un état affreux, et à St. Roch et dans les faubourgs, plusicurs maisons sont presque complètement en-sevelies sous la neige, et ceux qui les habitent sont obligés de sortir par les fenêtres du dernier étage.

#### ÉTATS-UNIS

Portland, 20.—Le Circassian, parti de Liverpool le 2 mars et arrivé ici ce matin, a eu une rès-mauvaise traversée. Il a perdu cinq cha-

loupes, un mát et plusieurs autres agrès. Hartford, Conn., 20.—La consécration du nouvel évêque du diocèse de Hartford, le Rév.

M. Calberry, a eu lieu en cette ville hier.
Dix évêques et cent prêtres, parmi lesquels
se trouvaient douze moines de l'ordre de SaintAugustin, ont assisté à la cérémonie, qui a été très-imposante.

#### EUROPE

Londres, 20.—Les tempêtes qui ont sévi la semaine dernière sont les plus violentes qu'on ait éprouvées en Angleteure depuis un siècle. De fortes tempêtes ont aussi sévi en France,

en Allemagne, en Belgique et en Autriche, et la crue des eaux a causé de grands dommages. En Hongrie seulement, les pertes s'élèvent à

Naples, 20.—Le Vésuve est en éruption. Vu d'une certaine distance, le spectacle est sublime de grandeur. Cette éruption sera probablement l'une des plus grandes dont on ait été témoin

depuis plusieurs années.

Londres, 20.—Un télégramme de Paris annonce qu'on y a reçu la nouvelle qu'un armistice de douze jours a été conclu entre les Turcs et les chefs herzégoviniens, devant commencer

Londres, 20.—Presque toutes les voies ferrées au nord de la Tamise restent plus ou moins blo-quées par la neige. La ligne Calédonienne en est couverte jusqu'à une hauteur de vingt pieds. Près d'Aberdeen, douze trains sont enneigés sur un seul point. Plus d'une douzaine de convois se trouvent dans la même état sur la granda un seul point. Plus à une douzaine de convois se trouvent dans le même état sur la grande ligne du Nord. Les lignes télégraphiques sont ensevelies sous la neige à différentes places au nord d'Aberdeen. La malle de Dundee à Perth a pris hier quatorze heures pour se rendre, au lieu des quarante minutes dans lesquelles elle fait d'ordinaire le trajet. Le froid est intense aujourd'hui. Madrid, 20.—Le roi Alphonse et son armée

victorieuse sont entrés avant midi à Madrid, au milieu des applaudissements enthousiastes de la

foule.
Paris, 21.—Des voleurs se sont introduits ivec effraction dans les bureaux du journal La République Française, et y ont enlevé une somme de 55,000 francs.

[ Nous défions messieurs les voleurs d'en faire autant dans un bureau de journal en Canada. Ed. L'O. P.]

Liverpool, 21.-Une flotte de quatre cents voiliers a leve l'ancre aujourd'hui; 193 d'entre eux sont en destination de ports étrangers. Ce spectacle était superbe et on peut dire sans pré-cédent. Ces navires formaient une procession dont le défilé, vu d'un certain endroit du port, n'a pas duré moins de quatre heures.

Le grand orgue de la Basilique de Saint-Pierre, à Rome.—M. Aristide Cavaillé-Coll, le facteur célèbre des grandes orgues de la basilique de Saint-Denis, des églises de la Made leine, de Saint-Vincent-de-Paul, de Sainte-Clotilde, de Sainte-Trinité et des orgues aux proportions monumentales de Saint-Sulpice et de Notre-Dame de Paris, accompagné par un ecclésiastique français qui habite Rome, a été reçu au Vatican avec son fils et M. Simil, architecte parisien. Il venait présenter à Sa Sainteté le plan colorié d'un projet d'orgue colossal pour la basilique vaticane. Le plan lui-méme est un chef-d'œuvre: tout y est en harmonie avec les dimensions de St. Pierre, comme avec le style et l'ornementation du plus beau monument de la chrétienté : tout y révèle la noble passion du maître pour la magnificence du culte divin.

Pie IX s'est montré d'une bienveillance extrême, et a complimenté chaudement M. Cavaillé-Coll. Pie IX est le Pape des grandes

choses : son pontificat est plein de merveilles et respire le génie des entreprises pour la gloire de Rome, de l'Italie et du monde. Les destructions et profanations qu'on accumule autour de lui font valoir ce génie. Il ne pouvait donc qu'accueillir avec bonté et satisfaction le projet du grand facteur.

Sculement, helas! le Pape est réduit à la captivité: la catholicité ferait sans doute les frais de l'orgue colossal de St. Pierre: mais le Souverain Pontife peut-il descendre publiquement à la basilique aujourd'hui; peut-il y célé-brer les cérémonies pontificales qui faisaient, il y a cinq ans, la splendeur de Rome, et attiraient ici les foules dont la ville recevait tant d'éclat et tant de bien-être ?

Ces considérations et bien d'autres ont été xprimées par le Saint-Père en quelques paroles d'un à-propos saisissant

"Je répéterai, a-t-il dit d'un ton de voix doux et triste, je répéterai les paroles du roi-pro-phète, " et il a prononcé en effet ces paroles, que la chrétienté tout entière peut redire avec

Super flumina Babylonis, illic sedimus et fleximus. In salicibus medio ejus, suspendimus organa nostra... Quomodo cantabimus canticum domini in terra aliena?..

La seule différence, dira-t-on, c'est que le nouveau David n'est point in terra aliena. A quoi nous répondons qu'on a fait pour lui de cette terre une terre étrangère, puisqu'on la lui a enlevée.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE PHILADEL-PHIE.—Nous avons eu le plaisir, il y a quelques jours, de visiter la manufacture de pâtes alimen-taideres MM. Catelli frères, rue Perthius, Montreal, et d'y voir la collection de leurs produits qu'ils expédient à Philadelphie. Macaronis, vermicelles de toute forme et grosseur, farinas, fécules d'une pureté et d'une suavité tout à fait appétissantes, tout cela est artistement disposé dans de jolies boîtes vitrées, et témoigne de l'habileté et du goût de ces jeunes fabricants. Nous leur souhaitons de remporter une médaille d'honneur, et nous attirons l'attention des commerçants sur les excellents articles d'alimentation de MM. Catelli frères.

Nous accusons réception du second volume d'un ouvrage publié à Toronto, en anglais, par R. Carswell, éditeur, et dont l'auteur est l'hon. H. Elzéar Taschereau, l'un des juges de la cour supérieure de la province de Québec, résidant à la Rivière-du-Loup, en bas. Le titre en est: The Criminal Law Consolidation and Amendment Acts of 1869, 32-33 Vict., for the Dominion of Canada, by the Honorable Mr. Justice H. E. Taschereau, of the Superior Court for the Province of Quebec, with notes, commentaries, precedents, &c., &c.

Nous augurons bien pour nos compatriotes du fait que le savant jurisconsulte a cru devoir publier cet ouvrage en anglais. C'est sans doute que la loi criminelle ne nous regarde guère.

Le premier volume fut accueilli avec beau-coup de faveur, celui ci ne peut manquer d'être également estimé.

### PAR-CI PAR-LÀ

—Des nouvelles d'Angleterre reçues à Qué-bec mandent que la flotte du printemps sera considérable, vu que les demandes de bois canadiens sont actives, et que le stock de l'autre côté de l'océan est minime.

SACRILEGE.—Le tronc des pauvres dans l'église catholique de Lachine a été défoncé pendant la nuit de jeudi à vendredi. On ne con-naît pas le montant que contenait le trone, at-tendu qu'il n'a pas été ouvert depuis environ onze mois.

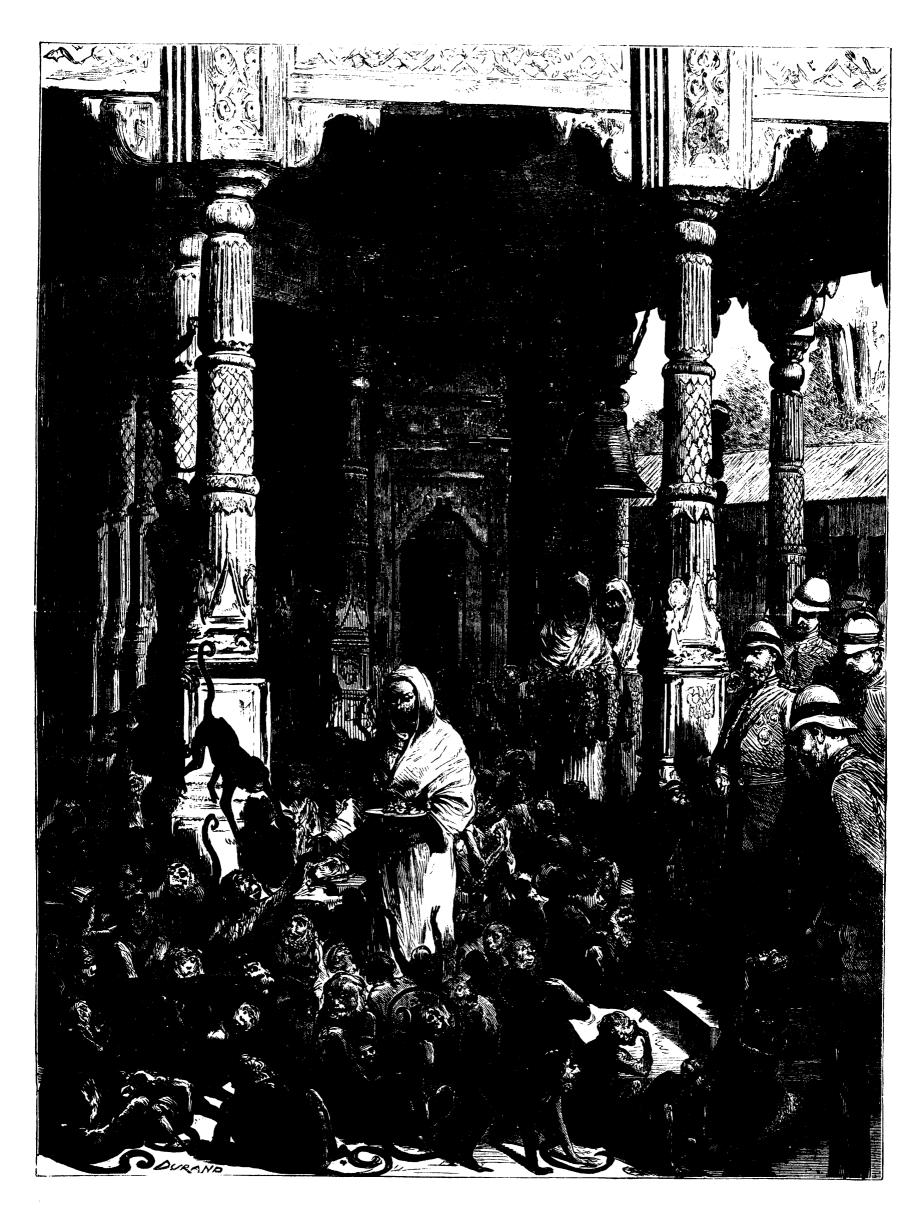
-Des lettres reçues de Moisic et des Sept-Isles mandent que la plupart des habitants de ces deux endroits sont dans la plus grands détresse. et que s'ils ne reçoivent pas de secours à temps,

ils mourront certainement de faim.
Les familles qui demeurent à Moisic étaient descendues en cet endroit pour travailler à l'ex-ploitation des mines, au début des travaux or-ganisés par la compagnie des mines de fer de Moisic.

-Mgr. de Charbonnel, ancien évêque de Toronto (Canada), a célébré, le 17 décembre der-nier, le cinquantième anniversaire de son ordination; le 25 mai de la même année, il avait célébré le vingt-cinquième anniversaire de son élévation à l'épiscopat et le cinquième anniver-saire de son entrée dans l'ordre séraphique de

Mgr. de Charbonnel est dans sa 74e année, et il jouit d'une excellente santé. Il réside dans le diocèse de Lyon, France, et il prêche encore des missions et des retraites.

UN ARBRE PROFITABLE .- On nous informe, de source véridique, que M. François Bourgeois, du haut de l'Aboujagane, près de Shédiac, a coupé, la semaine dernière, un arbre qui a donné 14 billots de 14 pieds de longueur. Ce géant avait 3 pieds de diamètre à sa base ; à 15 pieds de terre, il se divisant en quatre troncs, dont deux ont donné chacun 4 billots, un autre trois billots et le dernier deux billots. Le plus petit des quatorze billots mesurait 10 pouces de diamètre au petit bout. L'extrémité da tronc le plus élevé était à 70 pieds de terre. On a bien fait des billots cet hiver de tous côtés ; mais nous croyons qu'aucun arbre abattu n'a été aussi profitable que celui dont nous nous



VISITE DU PRINCE DE GALLES AU TEMPLE DES SINGES À BÉNARÈS

### EPITRE

A MON AMI, A. GINGRAS, VICAIRE A \*\*\*

(Réponse à l'envoi d'un recueil inédit de ses poésies.) (Impromptu)

Je viens de recevoir le plus gentil volume,
Premier né de ta muse, ouvrage de ta plume;
Les fleurs de ton esprit. les parfums de ton cœur
Y brillent, j'en suis sûr. Merci de cet honneur.
Ce couvert de velours doit contenir des choses
Ravissantes: chansons joyeuses, contes roses
Chants sacrés, cris du cœur, et je ne doute pas
De faire à chaque page un splendide repas.
Plût à Dieu que je n'eus pas d'autre pénitence! (1)
Que j'eus à chaque Avent ce privilége immense
De cueillir le premier parmi ces belles fleurs.
Certes, pour mon salut j'entretiens quelque doute
Si je jeûne toujours de même, et je redoute
Que le ciel courroucé ne me punisse un jour,
Car à mon confesseur c'est jouer un bon tour.
N'importe! ayant sous main un mets si présentable,
Je ne vois pas pourquoi je laisserais la table,
Et si je suis blâmé d'avoir fait ce repas,
N'ai-je pas le pardon de mon ami Gingras?
J'aurai hien soin de tes enfants. Oh! dors tranquille.

N'ai-je pas le pardon de mon ami Gingras?

J'aurai bien soin de tes enfants. Oh! dors tranquille.
Quant à les corriger, la corvée est facile,
Cur tu les as dressés, j'en suis sûr, de façon
Qu'ils se puissent passer de ma rude leçon.
Tu veux, dis-tu, les mettre au jour... superbe idée!
A peine en parles-tu que je l'ai secondée.
Rien ne me plairait tant que de voir imprimé
Ce manuscrit de joie et d'amour parfumé.
Sans l'avoir encor lu, j'en suis sûr, c'est une œuvre
Que je voudrais signer. Ne crains rien, la couleuvre
A beau lancer son dard acéré sur les fleurs,
Ne gardent-elles pas leurs brillantes couleurs?
De même en vain l'envie essayera de te nuire;
Car à chaque rayon qu'au ciel elle voit luire,
Elle oppose son ombre épaisse et lutte en vain—
Triste enfant de la nuit—contre un rayon divin!

En crave tribunal ma muse est éricée.

En grave tribunal ma muse est érigée. En grave tribunal ma muse est érigée.
Tu me fais parvenir une enfant corrigée.
Et d'avance certain d'un loyal jugement.
Tu me dis : Sois sans gêne et sans ménagement.
Je le veux bien ; mais tiens, pourrai je me défendre
Contre son air candide et sa voix douce et tendre ?
Frappé de tant d'attraits, pourrai-je être empêché
De l'absondre aussitôt même d'un gros pêché ?
Demain donc, je commence et je cite à ma barre
Une muse accusée, hélas! chose assez rare,
D'avoir dans ses loisirs, contre le droit des gens,
Pris aux flots leur murmure, à l'oiseau ses accents.

D'avoir dans ses loisirs, contre le droit des gens, Pris aux flots leur murmure, à l'oiseau ses accents. Pardon d'avoir autant retardé de t'écrire. Deux lettres sans réponse! ô dieux, qui pourra dire Combien je fus coupable envers une amitié Qui, malgré tous mes torts, ne m'a pas oublié! Mais aujourd'hui, mon cher, je répare ma faute; Je viens frapper chez toi. Je veux être ton hôte Un moment. Reçois-moi comme l'ami reçoit L'ami qui fut longtemps éloigné de son toit. Ne prend pas, je t'en prie, un regard trop sévère, Que ta lêvre joyeuse et ton front sans colère Prouvent que l'amitié toujours franche et sans fard, Excuse la paresse et pardonne un retard. Oh! ne crains pas d'avoir aujourd'hui pour excuse Une longue tirade. En deux mots, je m'accuse D'avoir dans un travail ardu de chaque instant Laissé courir ailleurs mon esprit inconstant. Mais comme le marin sur une mer rebelle Que le triste alcyon caresse de son aile, Voyant le flot grossir, inquiet sur son sort, Interroge le ciel et met le cap au port, Ainsi ma muse ayant affronté la tempête, Soudain se ressouvient d'une douce retraite Od, sans garder rancune, un ami bienveillant L'attend, l'âme sereine et le front souriant. Tu boudes, j'en suis sûr, de n'avoir autre chose Que quelques vers pesants. Une page de prose Ent mieux fait ton affaire et t'aurat évité
Trois pages de critique en un style enchanté. Mais que veux-tu? Je suis un penchant invincible: La cadence me plaît, et quoique fort paisible, J'aime le bruit que fait le marteau de Vulcain, Qui fait chanter l'enclume et rire le quatrain. Je suis faible rimeur, pourtant, quoique tu dises, J'ai des mots étonnés et des rimes surprises De se trouver ensemble, et je ris bien tout bas De voir ces étrangers dans un grand embarras.

Ja des mots etonnes et des rimes surprises
De se trouver ensemble, et je ris bien tout bas
De voir ces étrangers dans un grand embarras.

J'aurais bien répondu plus tôt à tes épîtres,
Mais j'avais à remplir le plus gros des regîtres,
Un vrai moustre en son genre, un vrai léviathan
Qui, malgré qu'on lui donne, en veut toujours autant.
Courbé le jour entier sur cette rude tâche,
Des choses de l'esprit mon âme se détache,
Et le cerveau bourré du style de la loi,
Je laisse là Virgile et je rêve à Defoi! (2)
Dix fois par jour je lis: Pardevant le notaire
Pour river son esprit aux choses d'ici-bas!
Je commence à laisser Racine pour Cujas!
Puis viennent les susdits qui se pressent en foule,
Les comme ci-dessus qu'un style pesant roule
Comme un torrent farouche entraîne dans son cours
Des quartiers de rochers que l'eau polit toujours.
Puis vient Fait et passé!...o'est la fin de ma peine,
Dernier et sombre anneau de cette lourde chaîne
Qui retient mon esprit triste, désespéré.
Sur cet amas obscur et loin du feu sacré.
Aussi tu peux penser si ma muse rebelle
Souffre à chaque grand mot qu'un notaire fidèle
Est tenu de coucher sur un mince papier
Et que je suis réduit, mon cher, à recopier!
Oh! tel n'est pas ton sort. Et, ma foi, je t'envie,
Tu t'écartes souvent de la route suivie.
Les notaires joyeux, les graves avocats
Défilent devant toi, tu n'en fais pas de cas.
Tu vas songeant toujours à tonsait ministère.
Etranger parmi nous, tu ne tiens à la terre
Que par quelques liens nécessaires et doux,
Chaîne jamais rompue entre le ciel et nous.
Ton esprit s'élargit, ta muse d'un coup d'aile
Franchit l'espace étroit où se meut l'hirondelle;
Tru glanes dans l'espace (en révant quelque peu)
A travers notre nuit la parole de Dieu.
Tout te porte à monter vers la sphère élevée
Où tròne l'Infini. Ta prière achevée,
Tu décroches ton luth et bénis avec art
Le Seigneur qui te fit une si belle part.
Ainsi Dieu, l'amitiés e partagent ta vie,
Sous ces deux pouvoirs seuls ton âme est asservie,
Et tu ne comptes pas comme nous le faisons
Les Sous ces deux pouvoirs seuls ton âme est asservie, Et tu ne comptes pas comme nous le faisons Les nuages courant les sombres horizons. Tu parles à ton Dieu sur la sainte colline, Défendue aux mortels, pendant que je m'incline Sur un sale chiffon où je vois retracé Un style rocailleux, vieux débris du passé. Je ne me plains pas trop, car le ciel eût pu faire Encore moins pour moi. Dans mon étroite sphère, Ne visant pas trop haut, de peu je suis content, Combien d'infortunés pourraient en dire autant? Mais quel coup pour ma muse, et comme elle soupire Pendaut que je calcule et m'efforce à lui dire Qu'en ce siècle la gloire a pris pour piédestal, Non le noble talent, mais le sombre métal; Qu'un gousset bien rempli, contre la loi physique, Fait monter au pouvoir un hâbleur politique; Cue le but avoué d'un grand nombre est l'argent, Qu'on doit être fripon plutôt qu'être indigent. Il lui faut autre chose. Une douce parole L'endort parfois plus vite et souvent la console.

Aujourd'hui, cher ami, pour l'égayer un peu,
Je l'envoie un instant partager ton ciel bleu.
Elle me reviendra bientôt heureuse et gaie,
Me racontant comment dans une étroite baie
Elle a surpris l'ami Gingras, calme et joyeux,
Donnant sa barque au flot et son esprit aux cieux.
Tu dois dire sans doute: "Oh! que Dieu me délivre
"De ces lettres sans fin qu'il débite à la livre,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie, hélas! ceux qui n'ont pas goûté,
"Et que j'envie historie, de ceut autre chose
Quand tu parles tout haut, et six pages de prose
Ne peuvent plus suffire à caoher prudemment
Le trait parfois malin sous un beau compliment,
Mais je ne t'en veux pas. Tu connais bien ton rôle.
Un bon coup de jarnac avec un coup d'épaule,
Rien de mieux. N'es-tu pas toujours avec esprit
Le censeur qui gourmande et l'ami qui sourit !

Rien de mieux. N'es-tu pas toujours avec esprit
Le censeur qui gourmande et l'ami qui sourit f
Je l'attendais de toi cette parole amie
Qui berce ma douleur et la cendre endormie
De mon père chéri. Je l'attendais de toi!
Oui, lorsque le malheur vient frapper sous le toit,
C'est alors qu'on distingue, ô charme qui console!
L'ami digne du nom, du compagnon frivole
Qui passe indifférent aux douleurs qu'il n'a pas.
L'ami sincère, quand a trappé le trépas,
Arrive avec son cœur plein de douces pensées
Qui réchauffent la tombe et les âmes glacées.
Je l'attendais depuis longtemps ce souvenir.
Et je m'en souviendrai dans les jours à venir.
Oui, j'ai perdu beaucoup ayant perdu mon père,
Lui qui révait pour nous de longs jours sans misère,
Et dont l'esprit tourné vers mon grave avenir
Ne prensit pas le temps de se ressouvenir!
Ah! quel vide effrayant s'est fait dans la demeure!
Je souffre sans le dire, et ma mère, elle, pleure!
Mais pourquoi tant me plaindre? Il est mort en chrétien,
Laissant à la famille éplorée un soutien.
Oui, c'est avec orgueil que je remplis ce rôle,
Et si parfois le poids est lourd à mon épaule,
Peur chasser de mon cœur le découragement,
Je pense à mon bon père et je vais sûrement.
D'ailleurs, mon cher ami, quelle douce pensée
De savoir que du fond de sa tombe glacée.
Ou plutôt du séjour de gloire et de bonheur,
Il bénit mes efforts et soutient mon ardeur!
Le Seigneur ma laissé ma bonne et tendre mère,
Et je puis chaque soir calmer sa plainte amère!
De ces deux êtres chers combien sont orphelins!
Frères de la douleur, plaignez-moi, je vous plains!
N'as-tu pas demandé ma couleur politique !
J'erre à l'abri des vents sur cette mer antique

De ces deux êtres chers combien sont orphelins! Frères de la douleur, plaignez-moi, je vous plains! N'as-tu pas demandé ma couleur politique? J'erre à l'abri des vents sur cette mer antique Où les seules couleurs qu'on voie à l'horizon Ont l'exergue suivant: Conscience et raison. C'est assez l'avouer que jamais je ne mêle Aux clameurs des partis ma voix de Philomèle. Je me dis, sans cesser d'être conservateur: Tout parti parmi nous est plus ou moins menteur. Adieu, mon cher ami, car iei je termine. Il en est temps, je crois, car déjà tu fais mine De prendre ce chiffon pour le jeter au feu. C'est le plus court moyen de te venger un pen. Oh! oui, que tous ces vers retournent en fumée! N'est-ce pas leur destin? Par le feu consumée, Cette épftre du moins peut donner au foyer Une rapide flamme, ami, pour t'égayer. Quand j'aurai toiletté mes fades poésies. Que j'en aurai formé bouquet de fleurs choisies, Prises dans un jardin inculte, je suivrai Ton exemple, et bientôt je te les enverrai. Cet échange de vers qu'on caresse et qu'on aime Ferait bien le sujet d'un comique poème, Où deux pères épris de leur postérité. Je te laisse ce soin. Que ta muse s'exerce A trouver des accords 6nergiques où perce Ton esprit délicat. Que ton style mordant Bientôt monte une scie au ori rauque et strident. Comme je suis bavard et comme je t'ennuie!

Comme je suis bavard et comme je t'ennuie! Une épître vant bien un ciel rayé de pluie. Mais voici que le temps arrive à ton secours!... La malle va fermer....Ton ami pour toujours.

M. J. A. Poisson. Arthabaskaville, 6 décembre 1875.

LE BRANDON DE DISCORDE

# LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE X

LE LIS SE FERME

Sur un sofa, dans la chambre de Julie du Châtelet, la jeune Huronne, Isanta, était étendue mourante. Près d'elle était assise sa sœur blanche, pâle et abattue, les yeux glonssés de larmes. De temps en temps, elle se levait pour humecter les levres désséchées de la jeune fille mourante, ou pour mouiller ses tempes fiévreu-ses, prévenant, avec une tendre affection, les soins que la malade n'avait plus la force de réclamer. Pendant toute une nuit et une jourréclamer. Pendant toute une nuit et une journée, Julie du Châtelet avait, les larmes aux yeux, veillé la jeune fille à l'agonie; elle avait refusé de prendre du repos; elle n'avait pas voulu s'éloigner un instant; et là, dans cette chambre sombre, elle personnifiait bien l'image du dévouement en larmes

du dévouement en larmes.

Le jour tombait; les ombres s'allongeaient de plus en plus vers l'est, timides avant-coureurs du crépuscule

Julie du Châtelet était assise, fixant depuis quelques minutes un dernier rayon de soleil qui avait pénétré dans la chambre par une fente de la jalousie, et se jouait au-dessus du lit de la mourante. Les yeux de la garde-malade sui-vaient, avec une sorte de fascination, ce jeu de lumière qui la faisait penser à l'auréole dont les peintres entourent la tête des saints; un sentiment de crainte et de respect s'empara de son me : elle en vint à réfl en ce moment au coucher du soleil qui avait animé la courte carrière de la compagne bienaimée de son enfance. Peu à peu le rayon s'affai-blit pour disparaître bientôt, et la jeune fille ne put retenir une exclamation de regret. Le bruit tira la Huronne du sommeil fiévreux

qui s'emparait d'elle pendant des intervalles bien courts, et n'était plus le sommeil répara-

Julie, murmura-t-elle à voix basse et d'un ton inquiet, dites-moi, est-il jour?

—Non, ma chère, le jour baisse, le soleil est

presque couché.
—Il faut aller vous reposer, ma sœur;—il

faut dormir; il ne faut pas veiller davantage.

—Je n'irai pas me reposer, Isanta; je ne sens pas le besoin de sommeil, et je vous veillerai jusqu'au matin.

-Jusqu'au matin, ma sœur, jusqu'au matin? Non, non, allez vous reposer maintenant ; quand le jour paraîtra, je serai avec les miens, avec ceux qui m'aiment.

—Et moi, est-ce que je ne t'aime pas, chère Isanta?

--Vous êtes la seule de votre race; j'ai cru qu'un autre m'aimait aussi, mais c'était un songe. Je suis contente que ce ne fût qu'un

Silence! Isanta, dit Julie doucement; car

elle savait la douleur que ces souvenirs appor-taient au cœur de la jeune Huronne. Essaie de dormir, Isanta, et quand tu te réveilleras, je te chanterai la chanson que tu aimes tant : "La 211 J. D.:" fille du Roi.'' -La chambre devient sombre, ma Julie.

Laissez pénétrer un peu de lumière. Je regar-derai encore le ciel du côté de l'Orient et je sentirai sur mon visage la brise du lac.

Julie ouvrit la fenetre et la jeune Huronne se soulevant lentement et péniblement, avec l'aide de Julie, jeta un long regard vers l'ouest,

et d'une voix éteinte:

"Julie, ma sœur, il faut que je chante."

Julie la regarda avec un étonnement mêlé de

crainte et répondit:
"Ma chère Isanta, tu es trop faible pour

chanter; remet ta tôte sur l'oreiller.

Non, non, ma sœur, pas encore. Ma mère, —Non, non, ma sœur, pas encore. Ma mere, pour m'endormir, me chantait une chanson que je n'ai pu me rappeler jusqu'à présent. Quand j'étais bien, j'ai essayé plusieurs fois à me la rappeler pour vous la chanter, mais je n'ai jamais pu y réussir. Est-ce assez singulier qu'elle me revient toute à la mémoire au moment où je vais mourir? οù je vais mourir ?

-C'est étrange, chère Isanta, mais ne chante

pas maintenant—après que tu auras dormi.
—Ma chère Julie, quelque chose me dit de chanter. Ecoute, c'est la chanson de ma mère. Mais, dites-moi, le vent ne souffle-t-il pas de l'ouest ?

—Oui, chère Isanta, et ce vent est froid. —Je ne le trouve pas froid; ce sera mon compagnon ce soir. Ecoutez!"

D'une voix faible et douce, le regard animé de reflets étranges, la jeune fille chanta sur un

air mollement cadence, et dans le language de sa tribu, les paroles dont voici le sens:

sa tribu, les paroles dont voici le sens:

"Les feuilles étaient vertes quand le vent du sud est venu;—il est venu encore, mais les feuilles étaient rouges;—l'automne leur avait donné son baiser enfammé;—elles étaient desséchées, elles étaient mortes.—Alors le vent du sud leur dit: "Etes-vous déjà fatiguées des baisers que j'ai déposé sur vous ?—L'herbe, du moins, en a profité;"—et il regarda, mais l'herbe était inclinée vers l'ouest.

Alors je dis: "O vent du sud. je t'aime bien;"
—"Trop tard. il est trop tard l'me répondit-il.—Car je ne resterai pas plus longtemps dans les bois—je me dirige vers l'ouest.—Mais sit u veux venir avec moi, dit-il, je te prêterai mes ailes—et neus irons tous les deux vers le pays où se couche le soleil—le pays où il n'y a point d'ombres si ce n'est quand les rayons de la pleine lune sont endormis."

sont endormis."

"Et que verrai-je dans ces lieux, doux vent du sud !-"C'est la terre du Grand Esprit qui sait seul ce que tu
verras;--et dans le pays où se conche le soleil, tous tes
rèves deviendront des réalités,--Dans ce pays heureux
l'homme rouge et la face pâle sont frères."-" Alors je lui
dis: Doux vent du sud, je pars avec toi."

En terminant cette dernière strophe, la jeune fille tomba dans les bras de Julie et essaya de dire un dernier mot; mais ses levres blanchies ne purent répondre au mouvement de son cœur. La mort avait soufflé sur elle, le silence de la tombe l'entourait déjà.

Ainsi, à la tombée du jour, le "Lis de la forêt" s'était fermé sous la main des ombres et s'était endormi pour toujours!

# CHAPITRE XI

LA SITUATION

Dès que le marquis de Denonville fût parti, les Iroquois, sortant de leurs cachettes dans les forêts, mirent tout à feu et à sang sur la frontière et portèrent la désolation dans toute la colonie. Les tribus des pays des lacs commen-cèrent à ralentir leur zèle pour les Français. Les Hurons de Michilimakinac, à l'instigation de leur chef Kandiarak, ouvrirent des négociations secrètes avec les Iroquois et saisirent toutes les occasions de manifester leur indiffé-rence pour les Français. Cet état de choses joint au fait qu'une terrible épidémie s'était déclarée parmi les troupes, à leur retour au Fort Cataraqui, engagèrent le marquis de Denonville à renoncer à la seconde campagne qu'il avait projetée contre les Iroquois. Ces derniers, toujours aux aguets, n'eurent pas plutôt connais-sance de l'état des choses au quartier-général, qu'ils attaquèrent le Fort Frontenac d'où ils ne furent repoussés qu'avec difficulté. Déjoués dans leurs projets, ils attaquèrent le fort de Chambly et l'auraient pris sans les prompts secours apportés par les courageux colons du district. Repoussés sur ces deux points, les Iroquois firent une descente sur l'île de Montréal et attaquèrent un fort dont ils essavèrent d'enlever les palissades. Ils ne furent défaits qu'a-près une lutte longue et indécise.

Harassé par les attaques incessantes des Iroquois et ne pouvant, avec les faibles ressources à sa disposition, protéger un domaine aussi étendu que celui de la Nouvelle-France, le mar-quis de Denonville s'estima heureux quand les cinq nations vinrent lui proposer une trève. La confédération iroquoise envoya en Canada une députation qui fut escortée, une partie du che-min, par non moins de douze cents guerriers. Les envoyés des cinq nations informèrent le marquis de Denonville qu'ils savaient parfaite-ment que la province était presque sans défense et que, quand ils voudraient, il leur serait facile de brûler les maisons des habitants, piller les magasins, détruire les récoltes et raser les forts. En même temps, néanmoins, les envoyés déclarèrent que leurs compatriotes étaient des ennemis généreux et ne profiteraient point des avan-tages qui leur étaient offerts.

Le marquis de Denonville répondit que le

Te marquis de Denonvine repondit que le colonel Dongan, gouverneur anglais de New-York, réclamait les Iroquois comme sujets britanniques; et que la France et l'Angleterre étant en paix, les cinq nations ne pouvaient déclarer les hostilités.

Les envoyés répondirent que leur confédération formait un pouvoir indépendant; qu'elle avait toujours repoussé la suprématic française comme la suprématic anglaise; que les Iroquois agiraient envers les deux peuples comme il leur plairait, comme neutres, amis ou ennemis. Les envoyés terminèrent par cette déclaration emphatique: "Nous n'avons jamais été vaincus ni par les Français, ni par les Anglais. Notre territoire nous a été donné par Dieu et nous ne reconnaissons pas d'autre maître."

Finalement le marquis réussit à conclure une trève favorable aux Français et à leurs alliés indigènes; c'était un pas vers un traité de paix durable, et les envoyés iroquois retournèrent chez eux pour tâcher d'accomplir cet

entre les Français et les Iroquois fut complétement déçu. Kandiarak, le Rat, fit son apparition sur la scène et ses machinations déjouèrent tous les projets de conciliation, et devaient bientièt plus projets de conciliation, et devaient bientôt plonger toute la colonie dans une sanglante catastrophe.

Le Rat, après son évasion de Cataraqui et de retour à Michilimakinac, chef-lieu de sa tribu, commença à organiser ses menées contre le marquis de Denonville et la colonie en général. Le chef en voulait surtout au gouverneur, à qui il attribuait toutes ses mésaventures. Notre vieil ami Tambour, qui était devenu le confident intime du Rat, mit toute son habileté et tous ses arguments en jeu pour tâcher de persuader au Rat que tous ses malheurs venaient principalement de son refus de déclarer son rang et sa nationalité au marquis de Denonville. Mais le Rat ne voulut point entendre raison. Il prétendit que le gouverneur était indigne de sa position s'il ne savait pas distinguer un Huron d'un Iroquois; il maintint que le marquis s'étaitrendu coupable non-seulement d'une grave injustice, mais d'une insulte impardonnable envers toute la nation huronne, en refusant de croire l'assertion solennelle de leur chef qui cond'avoir été soumis à une terrible épreuve devait être attribuée à la partialité du gouverneur pour le Serpent et à quelque haîne secrète qu'il nour rissait contre le Rat. Cette haîne, prétendait le Rat avoir d'étre insuité du gouverneur pour le Serpent et à quelque haîne secrète qu'il nour rissait contre le Rat. Cette haîne, prétendait le Rat avoit d'â être insuitée au marquis par le chef Rat, avait dû être inspirée au marquis par le chef des Abénaquis. De plus, le chef huron était per-suadé que le gouverneur avait toujours su qui il était, et que sa feinte ignorance à cet égard n'avait pour but que de satisfaire la haîne du Serpent et de s'assurer les services des Abénaquis dans la guerre contre les Iroquois. Tout un concours de circonstances ne faisait qu'ac-

départ d'Isanta avec de Belmont, parce qu'il voulait retenir ce dernier comme otage afin de demander au gouverneur une forte rançon. Mais si vive que fût la haîne du Rat pour le marquis de Denonville, il était bien trop pru-dent pour déclarer ouvertement la guerre. Aucun chef sauvage de cette période ne compre-nait mieux que lui les avantages que la civilisation donnait aux Européens dans une guerre. Il savait que les hommes rouges connaissaient mieux le pays, pouvaient se déplacer plus rapidement, et étaient supérieurs dans une attaque imprévue; mais il connaissait également les points faibles des indigenes; il savait que les colons étaient plus fermes dans la défaite, avaient des plans mieux arrêtés et que leur discipline était meilleure. Il résolut donc de se venger par la ruse et de n'employer la force qu'après avoir échoué par ce premier moyen, laissant le résultat au chapitre des accidents. D'abord, il dépêcha vers les Iroquois des en-

croître le ressentiment du chef huron; d'abord,

il n'avait pu réussir à prendre ou à tuer le chef des Abénaquis; en second lieu, il ressentait profondément l'humiliation d'avoir été livré à

son ennemi mortel ; et enfin, il était fâché du

voyés secrets pour les engager à former une alliance avec la nation huronne; il informait en même temps les Iroquois qu'il resterait, en apparence, l'ami des Français, mais que du moment où ces derniers sersient en guerre avec les Iroquois, il passerait du côté des cinq nations, et, par cette combinaison, toute la colonie européenne du Canada serait bientôt appartie anéantie.

Le Rat était occupé à préparer ce second mouvement, c'est-à-dire une visite au marquis afin de l'induire à déclarer la guerre aux Iroquois pour l'abandonner ensuite, lorsqu'un messager du marquis arriva à Michilimakinac et invita le chef à lui faire une visite amicale au Fort Cataraqui. Le chef accepta de suite cette invitation, qui secondait trop bien ses sinistres projets. Il quitta le canton huron le lendemain de l'arrivée du messager et, escorté de cinq cents guerriers, il partit pour le Fort Cataraqui.

(A continuer)

—Des plongeurs sont actuellement occupés à chercher le trésor perdu à bord du Mexico qui a fait naufrage en 1836 près de Rockaway Beach, sur la côte sud de Long Island. Les travaux se font sous la direction de la Coast Wrecking Company. Deux ancres ont déjà été repêchées. La compagnie espère trouver le trésor qui est estimé à environ \$500,000 en espèces.

<sup>(1)</sup> Allusion à sa lettre.

<sup>(2)</sup> Vieux notaire de la vieille école.

### CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE

Nous allons aujourd'hui nous occuper rapidement du bain, du bain chaud bien entendu... Je ne vous dirai point ici que le bain est une chose excellente, tout le monde le sait ; je me contenterai de vous dire comment il faut en user et comment il faut le prendre pour qu'il produise des résultats efficaces.

produise des résultats efficacés.

On doit prendre le bain à jeun, ou au moins deux heures après le repas, et mieux trois heures, afin que l'on soit certain que la digestion est bien faite. Le moment le plus favorable pour prendre le bain chaud est le soir, immédiatement avant le coucher. Dans le jour, quelque précantion que l'on prenne pour bien sécher la peau, elle conserve toujours un peu d'humidité, elle est très-impressionnable à l'action de l'air. La chaleur du lit pare à tous les inconvénients, et à moins que la saison ne soit très-chaude, elle est indispensable pour que le bain soit bienfaisant.

très-chaude, elle est indispensable pour que le bain soit bienfaisant.

Quelques précautions sont utiles pour prendre le bain chaud: lorsque l'on s'est assuré que la température de l'eau est convenable, il est bon de plonger d'abord les pieds et les jambes seuls pendant quelques minutes, afin que cette sorte de bain de pieds empêche le sang d'affluer vers de bain de pieds empêche le sang d'affluer vers la tête. Pour peu que l'on soit prédisposé aux congestions cérébrales, et que l'on éprouve la mondre suffocation, il faut appliquer sur le front un linge en plusieurs doubles ou une éponge imprégnée d'eau froide que l'on gardera ainsi pendant la durée du bain. Avant de sortir de la baignoire, et pendant que l'on essuie la de la baignoire, et pendant que l'on essuie la moitié supérieure du corps, il est toujours avan-tageux de laisser séjourner les pieds dans de l'eau passablement chaude pour les mêmes rai-sons qui indiquent de commencer par l'immer-sion des avermités inférieurse. sion des extrémités inférieures.

La durée du bain doit être d'environ une

heure; plus courte, elle est généralement insuf-fisante; plus longue, elle détermine de l'affai-blissement, et les personnes d'une constitution débile ne peuvent même supporter le bain plus d'une demi-heure ou trois-quarts d'heure.

DOCTEUR D.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BEIGNETS SOUFFLES. — Mettez dans une casse-BEIGNETS SOUFFLES.—Mettez dans une casserole un verre et demi d'eau, les zestes d'un citron, une pincée de sel fin, deux onces de sucre, gros comme un œuf de beurre; faites bouillir dix minutes, mettez dans une autre casserole quatre cuillerées de farine, faites un casserole quatre cuille quatre con casserole quatre cuille quatre casserole quatre cuille quatre casserole quatre cuille quatre cuille quatre casserole quatre casserole quatre cuille quatre casserole quat trou au milieu, versez-y peu à peu votre prépa-ration et tournez en même temps. Dès que la farine est bien délayée ne mettez

plus d'eau, posez la casserole sur le feu, et con-

finuez de tourner jusqu'à ce que la pâte soit si ferme que vous ne puissiez plus la tourner.

Alors retirez la casserole du feu, mettez un cuf entier, et continuez de tourner; quand il est bien mêlé ajoutez-en un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que votre pâte soit soile et suite, jusqu'à ce que votre pâte soit molle et délicate; versez-la sur un plat frotté d'huile d'olive, faites chauffer de la friture sur un four-

Quand elle est à son plus haut degré de chaleur sans bouillir, trempez une cueiller à café dans la friture et servez-vous-en pour détacher des morceaux de pâte gros comme des noix que vous faites couler à mesure dans la poéle; quand il y en a une douzaine, remuez avec le manche d'une cuiller de bois, et lorsqu'ils sont bien gonflés et dorés, retirez-les avec l'écumoire, faites-les égoutter dans la passoire ; faites vos autres beignets, servez-les secs et brûlants, cou-vrez-les de sucre en poudre.

BEIGNETS DE RIZ .- Mettez dans une casse-BEIGNETS DE RIZ.—Mettez dans une casserole plein une tassé à café de riz épluché et lavé, versez dessus une chopine de lait, ajoutez un morceau de cannelle, 4 onces de sucre, faites cuire une bonne heure sans remuer; ne couvrez pas, le lait tournerait. Lorsqu'il s'épaissit au point de s'attacher, retirez-le, ôtez la cannelle, remuez le riz pour l'écraser, ajoutez une pincée de sel, une cuillerée de farine, trois jaunes d'œufs, tournez sur le feu jusqu'à ce que cela forme une pâte ferme et liée; si elle est trop dure, remettez un peu de farine, versez-la dans un plat. Lorsqu'elle est froide, détachez-en des morceaux gros comme des noix, roulez-les dans morceaux gros comme des noix, roulez-les dans un œuf battu, puis dans la farine, faites-les frire de belle couleur, égoutez-les et poudrez-les de sucre.

crépes. — Mettez dans une terrine trois l'i crepes. — Mettez dans une terrine trois grandes cuillerées de fleur, faites un trou au milieu, ajoutez deux pincées de sel fin, trois œufs entiers bien frais, une cuillerée d'huile d'olives, une d'eau-de-vie, remuez et versez peu d'olives, une d'eau-de-vie, remuez et versez peu d'olives, une de farme que à peu trois verres de lait, que cela forme une bouillie extrêmement claire; avez une poêle bien coulante, mettez dedans gros comme une moitié de noix de saindoux frais; des qu'il est fondu sur un feu clair, versez au milieu de la poêle une grande cuillerée et demie de votre mélange, penchez adroitement et prestement la poèle, pour que la pâte s'étende également sur toute la largeur du fond, posez sur le feu et secouez de temps en temps pour voir si la crépe se détache, et lorsqu'elle vous paraît sèche, faites-la sauter pour la retourner; étant sèche et dorée du second côté, faites-la couler sur un plat et saupoudrez, et après en avoir fait une autre glissez-la sur la première; trois dans le même plat suffisent.

Le grand amusement est de les faire sauter, c'est à qui sera le plus adroit; on se moquera des maladresses.

### LE JEU DE DAMES

Nos nouveaux abonnés quis'intéressent au Jeu de Dames devront voir le numéro du 2 décembre deraier pour les explications.

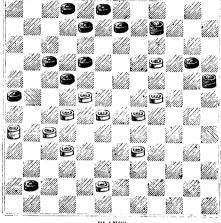
Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Aliard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.
Vu la acontié de contre

même adresse. Vu la quantité de problèmes que nous recevons pour être publiés, nous en publierons de temps à autres en chiffres comme celui que nous publions aujourd'hui.

### PROBLÈME No. 18 PROBLÈME DU CONCOURS

Par G. E. Lamer, Montréal NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 15 Les Blancs jouent Les Noirs ionent

|    |      | Jordon        | Tica Mons lone |
|----|------|---------------|----------------|
| de |      |               | de             |
|    | 54 à | 48            | 11 a 24        |
|    | 34   | 28            | 22 35          |
|    | 47   | 40            | 35 46          |
|    | 59*  | 39            | 15* 71         |
|    | 51   | 46            | 71 38          |
|    | 57   | 50            | 44 57          |
|    | 43   | 37            | 72 43          |
|    | 39*  | 17            | 33* 48         |
|    | 17   | 54 et gagnent |                |
|    |      |               |                |

Dans le problème No. 17. il s'est glissé une erreur typo-graphique : le pion blunc placé sur la case 30 doit être placé sur la case 35. Nous espérons que ce sera la der nière fois qu'il se commet des erreurs semblables.

### PROBLEME No. 19

## PROBLÈME DU CONCOURS

Par C. Labelle, Montréal

Placez des pièces noires sur les cases suivantes ; 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 23, 25, 29, 30, 32, 36, 51, 60, Blanches ; 27, 33, 41, 44, 46, 47, 48, 49, 52, 57, 67, 69, 71. Les blancs jouent et gagnent. Il ne faut pas oublier que les chiffres accompagnés d'un astérique (\*) désignent une Dame.

### Prix du Marché de Détail à Montreal.

| FA | RIN | Е |
|----|-----|---|

|  | ŝ   | c.   |        | *  | c.   |    |
|--|-----|------|--------|----|------|----|
| Farine de blé de la campagne, par 100 lbs  | õ   | 80   | Α      |    | 40   |    |
| Farine d'avoine  |     | 41   |        |    | 53   | 1  |
| Farine de blé-d'inde   |     | 60   |        |    |      | 1  |
| Sarrasin   |     |      |        |    | 80   |    |
| COLUMN TO SERVICE STATE OF THE | ~   | 00   | a.     | 2  | 40   | i  |
| Blé par minotGRAINS  |     |      |        |    |      |    |
| Pois do  |     | 00   |        |    | 00   | 1  |
|  | ()  | 75   |        |    | 80   | ı  |
| Orge do  | ()  | 70   | à      | () | 90   | 1  |
| Avoine par 40 lbs  | 0   | 40   | ù      | () | 50   | 1  |
| Sarrasin par minot   | ()  | 50   | à      | () | 55   | 1  |
| Lin do   | 1   | 00   | à      | 1  | 20   | 1  |
| Mil do   | 2   | 00   | à      |    | 40   |    |
| Blé-d'Inde do  |     | 80   | à      |    | 90   | 1  |
| LEGUMES  |     |      | •      | ** |      |    |
| Pommes au baril  | •)  | 50   | Α      | 4  | 00   | ŀ  |
|  |     | 40   |        |    | 50   |    |
| Fèves par minot  |     | 50   |        |    | 60   | 1  |
| Oignons par minot  | -   | 00   |        |    |      | 1  |
|  | Ţ   | ()() | u      | 1  | 50   |    |
| Beurre frais à la livre  |     |      |        |    |      |    |
|  |     | 25   |        |    | 30   |    |
|  |     | 29   |        |    | 25   | 1  |
|  | ()  | ()() | à      | 0  | ()() |    |
| VOLAILLES  |     |      |        |    |      | 1  |
| Dindes (vieux) au couple   | 2   | 50   | a      | 4  | 00   | 1  |
| Dindes (jeunes) do   | 2   | 00   | à      | :3 | 00   |    |
| Dindes (jeunes) do Oies au couple.   | 1   | 50   | à      |    | 00   |    |
| Canards au couple  | 1   | 00   | 1)     |    | 50   |    |
| Poules au couple   | ó:  | 80   | à      | î  |      | 1  |
| Poulets au couple  | 0   | 50   | 3      |    | 80   | Į. |
| GIBIERS  | .,  | •••• | а      | v  | Cu   |    |
|  | 0   | 40   | A      | Λ  | 60   | 1  |
| do noirs par couple  | ä   | on.  | a      |    | 00   | 1  |
| Pigeons domestiques au couple  |     | 30   | ā      |    |      | ١. |
| Perdrix au couple  |     | 20   | a      |    | 25   |    |
| Tourtes à la douzaine.   | υ.  | 99   | a      |    | 60   |    |
|  | 1   | 40   | ů.     | () | 00 - | 1  |
| VIANDES  |     |      |        |    |      |    |
|  |     | 0.5  |        |    | 06   | 1  |
| Lard do  | ) ( | 99   | ù      |    | 10   |    |
| Monton au quartier   |     |      |        | () | 99   |    |
| Agneau do  | 0 ( | 60   | à      | () | 90   |    |
| Lard frais par 100 livres  | ۲,  | 25   | à      | 8  | 50   |    |
| Bouf par 100 livres  | 4   | 00   | à      | 0  | 00   | ĺ  |
|  | ) : | 15   | à      |    | 20   | !  |
| DIVERS   |     |      | •      |    | ~ '' | i  |
| Sucre d'érable à la livre  | · ( | 1ú   | à      | o  | 10   |    |
|  |     |      | a<br>a |    | 00   | •  |
|  | )   |      | -      |    |      |    |
|  |     |      | ù      |    | 13   |    |
| Woddook A to Uses  | :   | 20   |        |    | 25   |    |
| Haddock à la livre   |     |      | à      | 0  |      |    |
| Saindoux par livre   | ) ] |      | ù      |    | 17   |    |
| Pean à la livre (  | ) ; | 55   | ü      | () | 60   |    |
| M  |     |      |        |    |      |    |
| Marché aux Bestiaux  |     |      |        |    | -    |    |
| Rouf Ire qualité non 100 lles  |     |      | •      | _  |      |    |
| Bœuf, Ire qualité, par 100 lbs \$ 5  | OO. | l à  |        | 5  | 50   |    |

| Boeuf, Ire qualité, par 100 lbs   | 8.5 | 00 | à | \$ 5.5 | 0    |
|-----------------------------------|-----|----|---|--------|------|
| Bouf, 2me qualité                 |     | 50 |   |        |      |
| Vaches à lait                     |     | 00 |   | 35 0   |      |
| Vaches extra                      |     | 00 |   | 55 0   |      |
| Veaux, Ire qualité                |     | 00 |   | 13 0   | ٠. ا |
| I Veaux, 2me qualité              |     | 00 |   | 9 0    |      |
| Veaux, 3me qualité                |     | 00 |   | 6.0    |      |
| Moutons, fre qualité              |     | 50 |   | 8.5    |      |
| Moutons, 2me qualité              |     | 50 |   | 6 0    |      |
| Agneaux. 1re qualité              |     | 00 |   | 4 0    |      |
| Agneaux, 2me qualité              |     | 50 |   | 3 0    |      |
| Cochons, 1re qualité              |     | 00 |   | 18 0   |      |
| Cochons, 2me qualité              |     | 00 |   | 12 0   |      |
|                                   |     |    |   |        |      |
| Foin, 1re qualité, par 100 bottes | 7   | 00 | À | 8.00   | n    |
| Foin, 2me qualité                 |     | 00 |   | 6.00   |      |
| Paille, fre qualité               |     | 00 |   | 4 56   |      |
| Paille, 2me qualité               |     | 00 |   | 4 00   |      |
|                                   |     |    | • |        | 1    |

# COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital,

Actif Disponible



\$6,000,000

\$1,175,237 53

pres de \$1,200,000

### OFFICIERS:

Président: J. E. SINCENNES. Gérant Général: ALFRED PERH Assist.-Gérant: DAVID L.KIRBY

Vice-Président: JOHN OSTELL. Sec. et Trés.: ARTHÜR GAGNON. Gérant de la Marine: CHS.G.FORTIER.

### ACTIF EN OR

|   | Bons et autres valeurs et espèces des Etats-Unis, entre les mains des dépositaires des EU<br>Bons du Hàvre de Montréal (entre les mains du "Receveur-Général") | \$400,178 00 |
|---|--|--------------|
| ì | Bons de la Compagnie d'Entrepôt de Montréal.   | 24,725 00    |
|   | Stocks de Banques  |              |
| i | Hypothaguesurimmenhlas   | 276,735 34   |
|   | Hyp thèques sur immeubles  | 55,347       |
| i | Fonds consolides de la Cité de Québec  | 2,000 00     |
| ı | Billets Recovables pour Primes de la Marine  | 145,351 26   |
|   | Balances des l'eents non encore transmises, et Primes non percues  | 151,638 37   |
|   | Divers Comptes dus à la Compagnie pour Sauvetage, Assurances renouvelées, &c   |              |
|   | Ameublement-EU.et Canada   | 20,216 00    |
|   | Amountement - 12 - 0. et outatur   | 21.96628     |
|   | Espèces en main et en dépôt  | 27,138 79    |
|   |  |              |

#### PASSIF

Toutes Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dûs par la

\$149,291 59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

# BUREAU PRINCIPAL: 160 RUEST. JACQUES, MONTREAL

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



# Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdos qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soinnesses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Hingale, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les lus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Ennrateur du Sang. de Wingate.—Le re-

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scro-fule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovatour et Vigora-teur du système. Mis en grandes bouteilles.

PINN, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.

Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIN, 25 CTS, PAR BOUTEILLE.

Piules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les secrétions, et arrêtent court les progres de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.— Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveuu, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses.

PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Talliettes Dyspeptiques de Wingato.—
Pour la guerison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires.

PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.

—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix.

Paut 110. de Wingate accessed pour la Contra la Voix.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—
Un reniède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrées doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les secrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins.

Paul de Park, 25 Crs. PAR BOITE.

des Intestins.

Soullage-Douleur de Stanton.—La meilleure Mélecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasires, Brulûres, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances.

PRIX, 25 CTS. PAR BOUTELLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puissauce du Canada, pour la vente de ce remède bien con-nu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal.

PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

TE Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Dropuistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur de-mande, et des pequetes simples sont envoyés, afran-chis, sur réception du prix.

Préparés Seulement par

## LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHI-MIQUES DE WINGATE,

(LIMITEE.)

MONTREAL. 7-8-52-1

# GLACE! GLACE!! GLACE!!!

POUR LA SAISON DE 1876.

# D MORRICE & CIE.

Reçoivent maintenant des commandes pour l'approvision-nement d'été, et espèrent qu'ils seront favorisés d'un patronage aussi libéral que durant les dix dernières

annees.
Chaque morceau de ceite glace a été coupé en haut du
Pont Victoria.
Des conducteurs polis et soigneux sont engagés.
Même prix que l'année dernière.
Burcan de Ville: 2, PLACE VICTORIA. 7.13-4-20

# A LOUER.

DEUX MAISONS DE PREMIÈRE CLASSE dans Abbottsford Terrace, rue Ste. Catherine Ouest, augle de la rue Stanley, en très-bon ordre, à l'épreuve des rats et bien drainée.

S'adresser à JAMES MUIR. Agent d'Immeubles, Ou à GEO. B. BURLAND.

# A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage, de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

S'adresser à
G. B. BURLAND,
115, rue St. François-Xavier.

# PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes es Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils-soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LEICESTER & CIE.. Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montrésl. 7-1-48

FOURCHETTES ET CUILLERES, Plaqués à venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX, CAFETIERES FRANCAISES à alambique et PLUMEAUX FRANCAIS, chez

L. J. A. SURVEYER,

7-1-18

524, Rue Craig, Montréal.

ROULEAUX ET AN-NEAUX, aussi BAR-RES D'ESCALIERS, ta plus rande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524. Rue Craig, Montréal.

# LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est Le"NEW ENGLAND"

Ses qualités sont trop nombreuses pour être énu-mérées, mais on neut facilement se convaincre en en fesant l'inspection.

# MEILLEUR & Cie.,

652, RUE CRAIG,

Près de la Rue Bleury

MACHINE A LAVER DE BUNNELL.

# TORDEUSE ET REPASSEUSES.

Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la Compagnie de L'phographie Burland-Desbarats.